Anthologie de textes I (XVII^e – XVIII^e siècles)

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/171>

DOI : 10.4000/ml.171

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 31-72

Référence électronique

« Anthologie de textes I (XVII^e – XVIII^e siècles) », *Modèles linguistiques* [En ligne], 63 | 2011, mis en ligne le 29 décembre 2012, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/171> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.171>

ANTHOLOGIE I
XVII^e – XVIII^e siècles

1

Claude FAVRE DE VAUGELAS (1647)

*Verbes qui doivent être mis au subjonctif
et non à l'indicatif*

Par exemple, *je ne crois pas que personne puisse dire que je l'aie trompé*, il faut ainsi parler et non pas *que je l'ai trompé*, en l'indicatif. La règle est que, quand il y a trois verbes dans une période continue, si le premier est accompagné d'une négative, les deux autres qui suivent doivent être mis au subjonctif, comme en cet exemple *puisse* et *je l'aie trompé*. Pour le premier, je ne vois personne qui y manque, mais pour le second plusieurs mettent l'indicatif pour le subjonctif et disent *je ne crois pas que personne puisse dire que je l'ai trompé* au lieu de dire *que je l'aie trompé*. C'est une faute que fait d'ordinaire un de nos meilleurs écrivains, et ce qui m'a obligé de faire cette remarque tant pour empêcher qu'on ne l'imité en cela que parce qu'il y a apparence que puisqu'un si excellent auteur y manque d'autres y manqueront aussi.

Remarques sur la langue française,
p.220

2

ARNAULD & LANCELOT (1660)

CHAPITRE XVI

Des divers Modes, ou Manières des Verbes

Nous avons déjà dit que **les verbes sont de ce genre de mots qui signifient la manière et la forme de nos pensées, dont la principale est l'affirmation** ; et nous avons aussi remarqué que les verbes reçoivent différentes inflexions, selon que l'affirmation regarde différentes personnes et différents temps. Mais les hommes ont trouvé qu'il était bon d'**inventer encore d'autres inflexions, pour expliquer plus distinctement ce qui se passait dans leur esprit** ; car premièrement ils ont remarqué

qu'outre les affirmations simples, comme, *il aime, il aimait*, il y en avait de conditionnées et de modifiées, comme, *quoiqu'il aimât, quand il aimerait*. Et **pour mieux distinguer ces affirmations des autres, ils ont doublé les inflexions des mêmes temps**, faisant servir les unes aux affirmations simples, comme *aime, aimait*, en réservant les autres pour les affirmations modifiées, comme *aimât, aimerait* : quoique ne demeurant pas fermes dans leurs règles, ils se servent quelquefois des inflexions simples pour marquer les affirmations modifiées ; *etsi vereor, pour etsi verear* : et c'est de ces dernières sortes d'inflexions que les grammairiens ont fait leur *mode* appelé *subjonctif*.

De plus, **outre l'affirmation, l'action de notre volonté se peut prendre pour une manière de notre pensée** ; et les hommes ont eu besoin de **faire entendre ce qu'ils voulaient, aussi bien que ce qu'ils pensaient**. Or nous pouvons **vouloir une chose en plusieurs manières**, dont on peut considérer trois comme les principales.

1° **Nous voulons des choses qui ne dépendent pas de nous**, et alors nous ne les voulons que par un **simple souhait** ; ce qui s'explique en latin par la particule *utinam*, et en la nôtre par *plût à Dieu*. Quelques langues, comme la grecque, ont inventé des inflexions particulières pour cela ; ce qui a donné lieu aux grammairiens de les appeler le **mode optatif** [...]. En latin, les mêmes inflexions servent pour le subjonctif et pour l'optatif ; et c'est pourquoi on fait fort bien de retrancher ce mode des conjugaisons latines, puisque ce n'est pas seulement la manière différente de signifier, qui peut être fort multipliée, mais les différentes inflexions qui doivent faire les modes.

2° **Nous voulons encore d'une autre sorte, lorsque nous nous contentons d'accorder une chose**, quoique absolument nous ne la voulussions pas ; comme quand Térence dit : *profundat, perdat, pereat* ; *qu'il dépense, qu'il perde, qu'il périsse*, etc. Les hommes auraient pu inventer une inflexion pour marquer ce mouvement, aussi bien qu'ils en ont inventé en grec pour marquer le simple désir ; mais ils ne l'ont pas fait, et ils se servent pour cela du subjonctif : et en français, nous y ajoutons *que* : *qu'il dépense*, etc. Quelques grammairiens ont appelé ceci, *modus potentialis, ou modus concessivus*.

3° **La troisième sorte de vouloir** est quand ce que nous voulons dépendant d'une personne de qui nous pouvons l'obtenir, nous lui signifions la volonté que nous avons qu'il le fasse. C'est le mouvement que nous avons quand **nous commandons**, ou que **nous prions** : c'est pour marquer ce mouvement qu'on a inventé le *mode* qu'on appelle **impératif**, qui n'a point de première personne, surtout au singulier, parce qu'on ne se commande point proprement à soi-même ; ni de troisième en plusieurs

langues, parce qu'on ne commande proprement qu'à ceux à qui on s'adresse, et à qui on parle. Et parce que le commandement ou la prière qui s'y rapporte se fait toujours au regard de l'avenir, il arrive de là que **l'impératif et le futur se prennent souvent l'un pour l'autre**, surtout en hébreu, comme, *non occides, vous ne tuerez point, pour ne tuez point*. D'où vient que quelques grammairiens ont mis l'impératif au nombre des futurs. [...]

Grammaire générale et raisonnée
(dite « de Port-Royal »)

3

John WILKINS (1668)

To show **in what manner the Subject is to be joined with its predicate**, the copula between them is affected with a particle, which from the use of it, is called *Modus*, the Manner or *Mode*.

Now the Subject and Predicate may be joined together either simply, or with some kind of limitation, and accordingly these Modes are either primary or secondary.

The *primary Modes* are called by Grammarians *Indicative*, and *Imperative*.

When the matter is declared to be so, or at least when it seems in the speakers power to have it so, as the bare union of Subject and Predicate would import, then the *copula* is nakedly expressed without any variation ; and this manner of expressing it is called the *Indicative Mode*.

When it is neither declared to be so, nor seems to be immediately in the speakers power to be so, then he can do no more in words but make out the expression of his will to him that has the thing in his power, namely to his

Superior	Petition
Equal	Persuasion
Inferior	Command

And the manner of these affecting the copula (be it so, or *sine esse*, let it be so) is called the *Imperative Mode* ; of which there are these three varieties, very fit to be distinctly provided for. As for that other use of the Imperative Mood, when it signifies Permission ; this may be sufficiently expressed by the *secondary Mode of Liberty* : You may do it.

The Secondary Modes are such as when the copula is affected with any of them, make the sentence to be (as Logicians call it) a *modal Proposition*.

This happens **when the Matter in discourse**, namely **the being or doing or suffering of a thing** is considered not *simply by itself*, but *gradually in its causes* from which it proceeds either *Contingently* or *Necessarily*.

Then a thing seems to be left as *Contingent* when the speaker expresses only **the Possibility of it, or his own Liberty to it**.

1. The *Possibility* of a thing depends upon the power of its cause, and may be expressed, when *Absolute* by the particle CAN, when *Conditional* by the particle COULD.
2. The *Liberty* of a thing depends upon a freedom from all Obstacles either within or without, and is usually expressed in our Language, when *Absolute*, by the particle MAY, when *Conditional* by the particle MIGHT.

Then a thing seems to be of *Necessity*, when the speaker expresses the resolution of his own will, or some other obligation upon him from without.

3. The *Inclination of the will* is expressed, if *Absolute* by the particle WILL, if *Conditional*, by the particle WOULD.
4. The *Necessity of a thing*, from some *external obligation*, whether *Natural* or *Moral* which we call duty, is expressed, if *Absolute* by the particle MUST (ought, shall), if *Conditional*, by the particle MUST (ought, should).

An Essay towards a Real Character...

Part III, Chap. V, pp. 315-316.

4

Antoine FURETIÈRE (1690)

Mode

En termes de Grammaire, se dit des différentes manières de conjuguer les verbes relativement aux **différentes actions, ou affections**, pour indiquer, commander, souhaiter, etc. Il y a *cinq modes*, l'indicatif, l'impératif, l'optatif, le subjonctif, et l'infinitif.

Dictionnaire universel

5

Abbé de DANGEAU (1700 ?)

Des mœufs

Les grammaires grecques mettent **six mœufs** :

L'Indicatif

Le Subjonctif

L'Optatif

L'Impératif

L'Infinitif

Et le participe

Et dans ces six mœufs ou modes ils ont à peu près autant de temps différents que dans l'indicatif.

Il y a des grammaires latines qui mettent les mêmes mœufs, comme le Codret.

La nouvelle Méthode latine ne distingue pas l'optatif du subjonctif, pour moi **je ne compte pour des mœufs parfaits que l'indicatif et le subjonctif, tant en latin qu'en français**. Car premièrement je ne regarde pas les participes comme un mœuf du verbe, mais comme des adjectifs verbaux ; l'infinitif est plutôt un substantif indéclinable qu'un véritable mœuf ; pour l'impératif qui n'a pas toutes les trois personnes, je ne le regarde pas comme un véritable mœuf ; et pour l'optatif, je n'en fais pas un mœuf différent du subjonctif.

Il y a des grammairiens comme Vossius qui ont fait plusieurs mœufs du subjonctif, un *suppositif*, un *conditionnel*, un *concessif*, etc. qui **tous pourtant retombent dans les mêmes terminaisons mais ce n'est pas notre différente manière de penser, ni nos différentes pensées qui font des mœufs différents en grammaire. Le grammairien ne doit songer qu'à la désinence du mot** quand il s'agit de donner des noms aux parties de la conjugaison, et si l'on y prend bien garde quelque idée de passion, quelque pensée accessoire que j'ajoute au verbe, **si tout cela ne change point la désinence je ne dois pas en faire une nouvelle partie de la conjugaison**. Le seul nom de subjonctif marque toutes les passions et **quelque idée accessoire que j'ajoute à l'idée de l'action signifiée par le verbe, c'est toujours le subjonctif**, parce que je joins quelque chose à l'idée de l'action qui est à l'indicatif, tant que je n'ajoute rien à l'action que le temps auquel elle s'est passée, et **quand j'y joins *subjungo* quelque autre idée** comme de *désir*, de *supposition*, de *doute*, de *condition*, etc. **c'est également un subjonctif**.

Opuscles sur la grammaire, pp. 82-83

6

Pierre RESTAUT (1730)

Des modes

D. Que veut dire le mot de *mode* ?

R. Il veut dire *manière*.

D. Qu'est-ce que les modes ?

R. Ce sont **différentes inflexions pour exprimer différentes manières d'affirmer ou de signifier dans les verbes.**

D. Pouvez-vous m'expliquer cette définition plus clairement ?

R. Elle s'expliquera assez par les définitions particulières de chaque mode.

D. Combien y a-t-il de modes ?

R. Il y en a **quatre**, qui sont :

L'Indicatif, l'Impératif, le Subjonctif ou Conjonctif, l'Infinitif.

D. Quels sont **les modes où les verbes signifient toujours l'affirmation** ?

R. Ce sont l'Indicatif, l'Impératif, et le Subjonctif, comme on va le voir.

De l'Indicatif

D. Qu'est-ce que l'Indicatif ?

R. C'est une **manière d'exprimer les divers temps des verbes avec l'affirmation simple**, c'est-à-dire sans dépendances d'aucun autre mot précédent.

D. Faites-moi entendre cette définition par quelques exemples.

R. Quand je dis *J'aime la vertu, vous m'avez rendu service. Nous finirons votre affaire* ; **mon affirmation est simple** dans chacune de ces phrases, en ce qu'elle est **indépendante des mots qui pourraient être auparavant** ; puisque les temps qui expriment cette affirmation peuvent se trouver non seulement au commencement d'une phrase, comme on le voit ici, mais même au commencement d'un discours.

D. Pourquoi ce [mode] est-il appelé Indicatif ?

R. Parce que dans tous les temps qu'il contient, **il indique ou marque directement et positivement ce qui est signifié par le verbe** : comme on le voit dans *j'aime, j'aimais, j'aimerai*, etc.

On aura encore une idée plus précise de l'indicatif quand on l'aura mis en opposition avec le subjonctif, comme nous le ferons incessamment.

De l'Impératif

D. Qu'est-ce que l'Impératif ?

R. C'est une **manière de signifier dans les verbes, outre l'affirmation, l'action de commander, de prier ou d'exhorter.**

D. Apportez-en quelques exemples.

R. Quand je dis *RENDEZ témoignage à la vérité. CRAIGNEZ Dieu plus que les hommes* ; c'est comme si je disais *Je vous commande, je vous prie, je vous exhorte de rendre témoignage à la vérité, de craindre Dieu plus que les hommes.*

- D. Quelle différence y a-t-il entre un commandement et une défense ?
- R. Il n'y en a pas d'autre, sinon que par l'un on commande de faire, et que par l'autre on commande de ne pas faire. Ainsi on se sert également pour l'un et pour l'autre de l'impératif, en y joignant la négation *ne* ou *ne pas* pour défendre ; comme quand on dit *NE NÉGLIGEZ pas les règles de la langue française*.
- D. Pourquoi avez-vous appelé dans la conjugaison le temps de l'impératif *présent* ou *futur* ?
- R. Parce qu'il **exprime le présent par rapport à l'action de commander, et le futur par rapport à la chose commandée**. Ainsi quand Saint Paul a dit, *SOYEZ soumis aux puissances de la terre* ; c'est comme s'il eût dit *vous serez soumis*, ou *je vous commande à présent d'être soumis à l'avenir aux Puissances de la terre*.
- D. **Le futur de l'indicatif a donc quelquefois la signification de l'impératif ?**
- R. Oui, quand il exprime un commandement ou une défense. Ainsi dans le Décalogue *Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, Vous ne tuerez point*, etc. signifient la même chose que s'il y avait *Aimez Dieu de tout votre cœur ; Ne tuez point*.
- D'où il s'ensuit que **l'impératif renferme toujours une affirmation, parce qu'il peut toujours se résoudre par le futur de l'indicatif**.
- D. Pourquoi le temps de l'impératif n'a-t-il pas de première personne au singulier ?
- R. Parce qu'ordinairement on ne se commande pas à soi-même, ou qu'en se commandant et en s'exhortant, on ne peut parler à soi-même qu'à la seconde personne ; comme quand un pécheur dit en s'apostrophant *Songe, malheureux, à apaiser la colère de Dieu*.
- D. Cette raison ne devrait-elle pas aussi empêcher qu'il n'y eût une première personne au pluriel ?
- R. Non : car quand je dis *ranimons notre foi*, c'est autant à moi que j'adresse mon exhortation qu'à ceux qui sont avec moi.
- D. Les pronoms personnels précèdent-ils toutes les personnes de l'impératif ?
- R. Non, ils n'en précèdent que les troisièmes personnes, quand les noms dont ils tiennent la place ne sont pas exprimés. Mais il n'y en a jamais ni avant ni après les secondes personnes et la première du pluriel.

Du Subjonctif

- D. Qu'est-ce que le Subjonctif ou Conjonctif ?

R. C'est une **manière d'exprimer les divers temps des verbes avec l'affirmation modifiée**, c'est-à-dire **dépendante de quelque chose qui précède**.

D. Appliquez cette définition à quelques exemples.

R. Quand je dis : *Il faut que JE FASSE un discours. Je souhaiterais que vous VINSSIEZ*, **l'affirmation exprimée par je fasse, vous vinssiez, n'est pas simple**, comme quand je dis *je fais un discours, vous veniez* ; mais elle est dépendante des mots précédents, *il faut que, je souhaiterais que*.

D. Pourquoi ce mode est-il appelé *Subjonctif* ou *Conjonctif* ?

R. Parce qu'on l'emploie toujours à la suite de quelques mots dont il dépend, et avec lesquels il est censé être joint.

D. Quels sont les mots à la suite desquels se trouve le subjonctif ?

R. Ce sont ordinairement d'autres verbes suivis de la conjonction *que* ; ou, s'il n'y a pas de verbes, la conjonction *que* s'y trouve presque toujours ; et c'est pour cela qu'on l'a mise dans la conjugaison des temps du subjonctif.

D. Qu'entendez-vous par la conjonction *que* ?

R. C'est ainsi qu'on appelle le mot *que* quand il n'est pas pronom et qu'il ne peut se tourner ni par *lequel*, *laquelle*, ni par *quelle chose*.

D. Pour me faire mieux entendre ce que c'est qu'un subjonctif, dites-moi précisément en quoi il est différent de l'indicatif.

R. 1. **Les temps du subjonctif n'affirment jamais qu'indirectement, étant toujours subordonnés à une affirmation directe et principale**, et ce sont les temps de l'indicatif que l'on emploie pour exprimer cette affirmation directe et principale. Ainsi, dans cette phrase ; *Je veux que vous fassiez votre devoir*, je veux exprime une affirmation directe et indépendante de toute autre ; au lieu que l'affirmation exprimée par *vous fassiez* n'est qu'indirecte et subordonnée à la première. 2. Les temps du subjonctif sont tellement dépendants des mots ou conjonctions qui les précèdent qu'on ne peut pas les en séparer ; c'est-à-dire qu'**étant détachés de ces conjonctions, ils ne peuvent plus avoir de sens déterminé**, ni par conséquent former une affirmation simple. Ainsi, sans sortir de l'exemple précédent, si l'on supprime *je veux que*, le reste, qui est *vous fassiez votre devoir* **n'a plus aucun sens déterminé, et ne pourrait se mettre au commencement d'une phrase**.

Au lieu que **les temps de l'indicatif**, ou ne sont précédés d'aucun mot, ou, s'ils sont à la suite de quelque conjonction, ils **peuvent** en être détachés et **faire seuls un sens clair et déterminé, en quoi consiste l'affirmation simple**. Ainsi de cette phrase *Je crois que nous irons à Rome*, si l'on en retranche *je crois que*, le reste, *nous irons à Rome*, présente à

l'esprit un sens déterminé, et qui s'entend indépendamment de tout autre mot.

- D. Suffit-il qu'un verbe soit à la suite de la conjonction *que*, ou de quelques autres mots, **pour être mis au subjonctif** ?
- R. Non, il faut encore **que l'usage des langues le demande**. Ainsi dans les mêmes occasions où en latin on met un subjonctif après *si*, il faut mettre un indicatif en français, et dire *si vous étiez sage*, et non pas *si vous fussiez sage*.
- D. Comment connaîtrai-je donc quand après une conjonction précédée ou non d'un verbe, on doit mettre le temps du verbe suivant au subjonctif plutôt qu'à l'indicatif ?
- R. **L'usage est la seule règle qu'il soit sûr de suivre en cette occasion**. On peut néanmoins dire en général que **quand les conjonctions précédées d'un verbe au présent demandent dans les verbes dont elles sont suivies une signification qui tienne du doute ou de l'avenir**, et qui n'exprime pas une chose actuellement présente, **ces verbes se mettent au subjonctif**.
- D. Appliquez cette observation générale à quelques exemples.
- R. Dans ces phrases, *je dispose tout afin que vous ALLIEZ à la campagne*. *Je lui pardonne, pourvu qu'il SOIT plus raisonnable*. *L'éclair paraît avant que le tonnerre se FASSE entendre*. *Il faut qu'un jeune homme SOIT docile*. *Je veux que vous AYIEZ [sic] plus de politesse*. *Je crains que vous ne SOYEZ la dupe de votre indiscretion*, etc. les seconds verbes sont **au subjonctif parce que la conjonction *que* annonce dans ces verbes une signification de doute ou d'avenir**.

On met souvent par la même raison **les verbes au subjonctif** quand la conjonction *que*, qui les régit, est **à la suite d'un verbe qui interroge, ou qui est accompagné d'une négation**, comme dans ces exemples : *Pensez-vous qu'en formant la république des abeilles, Dieu n'AIT pas VOULU instruire les Rois à commander avec douceur, et les sujets à obéir avec amour ?* / *Pharaon ne se persuadait pas que les Israélites PUSSENT lui échapper*.

Quoique dans la phrase suivante, tirée d'une grammaire française, *Il ne faut pas s'imaginer que ce soit sans fondement qu'on DISE que le pronom ce est propre aux deux nombres*, le verbe *s'imaginer* soit accompagné d'une négation, ce n'est pas une raison pour mettre *dise* au subjonctif et il fallait dire *que ce soit sans fondement qu'on dit que le pronom*, parce que le *que* qui est avant *dit* n'est pas régi par *s'imaginer*, mais par *ce soit*, qui est sans négation, et que d'ailleurs ce *que* ne demande pas plus ici dans le verbe dont il est suivi une signification qui tienne du doute ou de l'avenir que si l'on disait *c'est sans fondement qu'on dit*, etc.

Les pronoms relatifs *que*, *qui* et les autres, dans les mêmes circonstances, régissent aussi le verbe suivant au subjonctif, comme dans cette phrase : *Il n'y a point dans le cœur de l'homme de bons mouvements QUE Dieu ne PRODUISE, comme auteur de tout bien*, et dans ces deux vers de Racine :

Depuis trois mois entiers qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un Empereur parfait ?
[...]

D. Sont-ce là tous les usages du subjonctif ?

R. On l'emploie encore 1° Pour signifier que l'on accorde une chose, quoique absolument on ne la veuille pas, et alors il conserve la conjonction *que*, comme quand on dit *Qu'il se perde, puisqu'il le veut*.

2° Pour exprimer un souhait, et alors on en supprime le *que*, comme dans ces exemples : *Plaise à Dieu que vous réussissiez. Fasse le ciel qu'il ne vous arrive pas de malheur*. [...]

D. Y a-t-il toujours dans chaque temps du subjonctif une différence d'inflexions qui le distingue de tout autre temps ?

R. Non, dans quelques verbes, comme dans *finir*, les personnes du présent et de l'imparfait du subjonctif, hors la troisième du singulier, se ressemblent ; dans d'autres, comme dans *aimer*, les trois personnes du singulier et la troisième du pluriel du présent du subjonctif sont les mêmes que dans le présent de l'indicatif, et dans presque tous les verbes, la première et la seconde personne du pluriel du présent du subjonctif et de l'imparfait de l'indicatif sont semblables.

D. Que peut-on faire pour s'assurer malgré cette conformité d'inflexions, du véritable temps où est un verbe ?

R. Il faut substituer au verbe sur lequel on a quelque doute le verbe *faire*, dont toutes les inflexions sont différentes les unes des autres. Ainsi pour savoir en quels temps sont les seconds verbes dans ces phrases : *Il faut que je finisse. Il fallait que je finisse. Je vois qu'il aime. Je doute qu'il aime. Quand nous aimions. Quoique nous aimions*, etc. On dira : *Il faut que je fasse. Il fallait que je fisse. Je vois qu'il fait. Je doute qu'il fasse. Quand nous faisons. Quoique nous fassions*.

D. Pourquoi avez-vous appelé le premier temps du subjonctif, présent ou futur ?

R. Parce qu'il s'emploie aussi souvent dans le sens de l'un que dans le sens de l'autre. Il est au présent dans cette phrase : *Croyez-vous qu'il SOIT en chemin ? c'est-à-dire Croyez-vous qu'il EST en chemin ?* Il est au futur dans celle-ci : *Je ne crois pas qu'il VIENNE demain, c'est-à-dire Je ne crois pas qu'il VIENDRA demain*.

[L'article II se termine par un exposé sur l'infinitif non reproduit ici].

Principes généraux et raisonnés de la grammaire française,
Chap. VI, art . II, pp. 188-1987

7

James GREENWOOD (1737)

Of the moods

Q. What is a Mood ?

A. As cases are the different endings of the Noun, which are used to denote the respect or reference that things have to one another, so **Moods are the different endings of the Verb that are made use of to express the Manners or Forms of its signifying the Being, Doing, or Suffering of a Thing.** The *Being, Doing, or Suffering* of a Thing may be considered not only simply by itself, but also as to the Possibility of,,,,,, a Thing, that is, whether it can be done or not ; as to the Liberty of the Speaker, that is whether there be no hindrance to prevent his doing of a Thing ; as to the *Inclination of the Will*, that is whether the Speaker has any Mind or Intention to the doing of it ; or to the Necessity of the Action to be done, that is, whether there be any Obligation of any kind upon a Person to do a Thing.

They commonly reckon in *Latin* four Moods, the Indicative, the Imperative, the Subjunctive, and the Infinitive.

17. The Indicative declares, demands, or doubts ; as : *I love, do I love.*

18. The Imperative commands, entreats, exhorts, or permits ; as : *let me love.*

19. The Subjunctive depends upon some other Verb in the same sentence, with some conjunction between ; as : *he is mad if he were there.*

20. The Infinitive is used in a large undetermined sense ; as : *to love.*

Q. Has the English tongue any Moods ?

A. There are no Moods, because the Verb has no variety of Endings to express its manners of signifying.

Q. How do you then express the different manners of Verbs, whether a thing may or can be done, etc. ?

A. We do all that by the Aid of Auxiliary or Helping Verbs, which in the Latin, and some other languages, is done by the diversity of Terminations or Endings.

For the Possibility of the Thing is expressed by *can* or *could* ; the Liberty of the Speaker to do a thing by *may* or *might* ; the Inclination of

the Will is expressed by *will* or *would* ; and the Necessity of a thing to be done, by *must* or *ought*, *shall* or *should*.

The Royal English Grammar,
Chap. X, pp. 62-63.

8

Abbé Gabriel GIRARD (1747)

*Du verbe**Cinquième partie de l'oraison*

« L'essence du verbe [consiste] à représenter l'action [...] »

Les langues ont beau se former sans système et sans délibération, elles n'en sont pas moins systématiques ni moins fondées en raison. Il est en fait de langage un génie supérieur et méthodique qui gît dans l'usage conduit par le besoin, lequel, s'il m'est permis d'user de cette comparaison, fait travailler l'esprit humain en cette partie à peu près comme la raison suprême fait agir l'instinct animal, toujours d'une manière conforme à son plan et convenable à son but, sans que celui-ci s'en aperçoive ni le connaisse. Ce génie protecteur et conducteur de la Parole a donc fait établir **des mots qu'on nomme Verbes, caractérisés par cette idée d'événement**. De façon qu'ils sont dans le discours ce que l'action est dans la nature : comme celle-ci est l'essence de la vie, ceux-là sont l'âme de la pensée. Les Substantifs nomment les choses, les Pronoms les désignent, les Adjectifs les qualifient ; mais où est la pensée si on n'en représente pas les actions et les événements ? C'est dans cette représentation que consiste précisément la fonction des Verbes. [...].

Je dis donc qu'en considérant l'événement dans ses circonstances on voit d'abord qu'il y a **deux manières générales de le représenter** : ou **sans adaption**, ou **avec adaption** à l'une des trois personnes qui peuvent figurer dans le discours, ce qui constitue dans le Verbe **deux sortes de Modes**. Je nomme la première sorte INDÉFINIE, la seconde ADAPTIVE. Ces noms sont nouveaux, mais ils sont analogiques et nécessaires à l'art.

Dans la manière Indéfinie, on peut **représenter l'événement sous trois états** [Girard les nomme : **Infinitif** (*donner*) ; **Gérondif** (*donnant*) ; **Participe** (*donné*)] [...].

Les Modes adaptifs sont également, comme les indéfinis, au nombre de trois, par rapport à **trois autres états de l'événement**. L'un où il est **exprimé d'une manière positive comme chose réelle**, ainsi que dans ces formations : *je fais, je faisais, je ferai*. — Le second où il est **représenté en pure hypothèse ou comme simple supposition** et non réalité, tel que : *je*

ferais, j'aurais fait. — Le troisième où il ne paraît qu'en forme de **subséquence**, comme suite d'un autre événement ; il est tel dans ces formations : *je fasse, je fisse*, qui ne sont jamais employées que subséquemment ou subjonctivement à quelque autre qui les précède ou qu'on suppose entendue, comme on le voit dans ces expressions : *il faut que je fasse, vous voudriez que je fisse*.

J'aurais grande envie de nommer le premier de ces Modes **Positif**, le second **Conditionnel**, et le troisième **Subséquent** [...]

Ces trois états, de Position absolue, de Supposition, et de Subséquence **ne sont pas les seuls dont l'événement soit susceptible** dans la manière adaptive ; mais ce sont les seuls que notre langue distingue par la diversité des formations. Celui de commandement est sans doute différent et pouvait avoir dans le français un Mode particulier, comme il l'a dans le grec et dans le latin. Soit génie, soit épargne, **l'usage n'a point fait des verbes de Mode impératif** : il ne distingue cet état de commandement, à la première et seconde personne, que par la suppression des pronoms dont le verbe se fait ordinairement accompagner, et à la troisième personne, par l'addition de la particule *que* : de façon qu'on se sert du Mode subjonctif pour cette dernière personne et de l'indicatif pour les deux autres, excepté dans les deux verbes *être* et *avoir*, où la formation du subjonctif sert partout à marquer le commandement [Girard donne ici une demi-douzaine d'exemples, dont : "*Soyons* fidèle à nos amis et *n'ayons* point de caprice à leur égard ». Suivent des remarques sur les conditions de la présence ou de l'absence de –s à la « seconde personne tutoyante »]

Il apparaît par ce que je viens de dire que les Modes du verbe ne sont autre chose que **différentes formations de ce même verbe, servant à représenter divers états de l'événement**. Qu'il y en a six dans notre langue, **Infinitif, Gérondif, Participe, Indicatif, Suppositif et Subjonctif** ; dont les trois premiers sont indéfinis et les trois derniers adaptifs. Comme ceux-ci ne sont tels que parce qu'ils adaptent l'événement à une des trois personnes, il s'ensuit qu'il doit y avoir dans leurs formations des variétés personnelles par le moyen desquelles on puisse connaître cet accessoire de personne aussi bien que celui d'état [...].

[Girard distingue 8 « temps » en français : *présent, prétérît, aoriste, futur*, qui se dédoublent en « temps absolus » et « temps relatifs » : (a) **absolus** : présent (je fais), prétérît (j'ai fait), aoriste (je fis), futur (je ferai), (b) **relatifs** : présent (je faisais), prétérît (j'avais fait), aoriste (j'eus fait), futur (j'aurai fait)].

Des six Modes il n'y a que l'Indicatif susceptible de ces huit temps, et les exemples que je viens de rapporter forment ce mode entier dans le

verbe que j'ai choisi. Voyons-y les temps des autres modes. Ils n'ont que des présents et des prétérits, l'état dans lequel ils représentent l'événement ne comportant ni aoriste ni futur.

Le **Suppositif** [i.e. « conditionnel », ndlr] n'admet que *deux temps*, présent et prétérît, sans les distinguer en absolus et relatifs, parce que la nature de ce mode étant de représenter l'événement dans un état d'hypothèse ou de supposition, ses temps sont nécessairement relatifs. On y dit : *je ferais*, pour le présent ; *j'aurais fait* pour le prétérît.

Le **Subjonctif** a *quatre temps*, deux présents et deux prétérits, absolus et relatifs : *je fasse* pour le présent absolu ; *je fisse* pour le présent relatif ; *j'aie fait* pour le prétérît absolu ; *j'eusse fait* pour le prétérît relatif. L'essence de ce mode consistant à représenter l'événement comme subséquence d'un autre, il s'ensuit que cet autre événement a sur lui une influence déterminative et qu'il doit y avoir entre eux une dépendance de temps [...].

L'**Infinitif** et le **Gérondif** n'ont, comme le suppositif, que chacun deux temps qui sont, dans le verbe qui sert ici d'exemple : *faire* pour le présent infinitif ; *avoir fait* pour le prétérît infinitif ; *faisant* pour le présent gérondif ; *ayant fait* pour le prétérît gérondif.

Quant au participe, j'ai déjà dit qu'il n'avait point de temps, étant dénué d'accessoire et de tout autre rapport que de celui qui en constitue le mode, consistant à représenter l'événement précisément comme complet et fini : on dit simplement *fait*. — Quoi que ce mode ait son essence et sa valeur particulière, il semble néanmoins qu'il soit moins établi pour être employé seul que pour aider à former les temps qui répondent au passé, ainsi qu'on vient de le voir dans les exemples [...]

Le verbe varie donc ses formations, non seulement par rapport aux Modes, pour représenter les divers états sous lesquels l'événement peut paraître, mais encore par rapport à la variété des Temps auxquels il peut répondre dans chaque mode et de plus par rapport à la différence et au nombre des Personnes qui peuvent figurer dans chaque temps des modes adaptifs.

Les vrais principes de la langue française

9

César Chesneau DU MARSAIS (1751-1756) (1)

Les modes

Par *modes* on entend **les différentes manières d'exprimer l'action**. Il y a **quatre principaux modes**, l'indicatif, le subjonctif, l'impératif et l'infinitif, auxquels en certaines langues on ajoute l'optatif.

L'indicatif énonce l'action d'une manière absolue, comme *j'aime, j'ai aimé, j'avais aimé, j'aimerai* ; c'est **le seul mode qui forme des propositions, c'est-à-dire qui énonce des jugements** ; les autres modes ne sont que des énonciations. Voyez ce que nous disons à ce sujet au mot CONSTRUCTION, où nous faisons voir la différence qu'il y a entre une **proposition** et une simple **énonciation**.

Le **subjonctif** exprime l'action d'une manière dépendante, subordonnée, incertaine, conditionnelle, en un mot d'une manière qui n'est pas absolue et qui suppose toujours un indicatif : *quand j'aimerais, afin que j'aimasse*, ce qui ne dit pas que *j'aime*, ni que *j'aie aimé*.

L'optatif, que quelques grammairiens ajoutent aux modes que nous avons nommés, exprime l'action avec la forme de désir et de souhait : *plût à Dieu qu'il vienne*. Les Grecs ont des terminaisons particulières pour l'optatif. Les Latins n'en ont point ; mais quand ils veulent énoncer le sens de l'optatif, ils empruntent les terminaisons du subjonctif, auxquelles ils ajoutent la particule de désir *utinam*, "plût-à-Dieu que". Dans les langues où l'optatif n'a point de terminaisons qui lui soient propres, il est inutile d'en faire un mode séparé du subjonctif.

L'impératif marque l'action avec la forme de commandement ou d'exhortation, ou de prière ; *prends, viens, va donc*.

L'infinitif énonce l'action dans un sens abstrait, et n'en fait, par lui-même, aucune application singulière et adaptée à un sujet : *aimer, donner, venir* ; ainsi il a besoin, comme les prépositions, les adjectifs, etc. d'être joint à quelque autre mot, afin qu'il puisse faire un sens singulier et adapté.

L'Encyclopédie, art. Conjugaison

10

César Chesneau DU MARSAIS (1751-1756) (2)

Les modes, le discours et la proposition

Le discours est un assemblage de propositions, d'énonciations et de périodes, qui doivent toutes se rapporter à un but principal.

La proposition est un assemblage de mots qui, par le concours des différents rapports qu'ils ont entre eux, **énoncent un jugement ou quelque considération particulière de l'esprit**, qui regarde un objet comme tel.

Cette **considération de l'esprit** peut se faire en plusieurs manières différentes, et ce sont ces **différentes manières qui ont donné lieu aux modes des verbes**.

Les mots dont l'assemblage forme un sens sont donc **ou le signe d'un jugement, ou l'expression d'un simple regard de l'esprit qui considère un objet avec telle ou telle modification** : ce qu'il faut bien distinguer.

Juger, c'est penser qu'un objet est de telle ou telle façon ; c'est **affirmer ou nier** ; c'est décider relativement à l'état où l'on suppose que les objets sont en eux-mêmes. **Nos jugements sont donc ou affirmatifs, ou négatifs.** *La terre tourne autour du soleil* ; voilà un jugement affirmatif. *Le soleil ne tourne point autour de la terre* ; voilà un jugement négatif. Toutes les propositions exprimées par le mode indicatif énoncent autant de jugements : *je chante, je chantais, j'ai chanté, j'avais chanté, je chanterai* ; ce sont là autant de propositions affirmatives, qui deviennent négatives par la seule addition des particules *ne, non, ne pas*, etc.

Ces propositions marquent un état réel de l'objet dont on juge : je veux dire que nous supposons alors que l'objet est ou qu'il a été, ou enfin qu'il sera tel que nous le disons **indépendamment de notre manière de penser.**

Mais quand je dis *soyez sage*, ce n'est **que dans mon esprit** que je rapporte à vous la perception ou idée d'être sage, sans rien énoncer, au moins directement, de votre état actuel ; je ne fais que dire ce que je souhaite que vous soyez : l'action de mon esprit n'a que cela pour objet, et non d'énoncer que vous êtes sage, ni que vous ne l'êtes point. Il en est de même de ces autres phrases, *si vous étiez sage, afin que vous soyez sage* ; et même des phrases énoncées dans un sens abstrait par l'infinitif, *Pierre être sage*. Dans toutes ces phrases, il y a toujours **le signe de l'action de l'esprit qui applique, qui rapporte, qui adapte une perception ou une qualification à un objet**, mais qui l'adapte ou avec la forme de commandement, ou avec celle de condition, de souhait, de dépendance, etc. ; mais **il n'y a point là de décision qui affirme ou qui nie relativement à l'état positif de l'objet.**

Voilà une différence essentielle entre les propositions : les unes sont directement affirmatives ou négatives, et énoncent des jugements ; **les autres n'entrent dans le discours que pour y énoncer certaines vues de l'esprit** ; ainsi elles peuvent être appelées simplement *énonciations*.

Tous les modes du verbe, autre que l'indicatif, nous donnent de ces sortes d'énonciations, même l'infinitif, surtout en latin [...]. Il suffit maintenant d'observer cette première division générale de la proposition.

Proposition directe énoncée par le mode indicatif.

Proposition oblique ou simple énonciation exprimée par quelque'un des autres modes du verbe.

*L'Encyclopédie, art. Construction,
pp. 439-440*

11

César Chesneau DU MARSAIS (1751-1756) (3)

Construction et syntaxe

Je crois qu'on ne doit pas confondre *construction* avec *syntaxe*. *Construction* ne présente que l'idée de combinaison et d'arrangement. Cicéron a dit, selon trois combinaisons différentes, *accepi litteras tuas*, *tuas accepi litteras*, et *litteras accepi tuas* : il y a là trois *constructions*, puisqu'il y a trois différents arrangements de mots ; cependant il n'y a qu'une *syntaxe*, car dans chacune de ces constructions, il y a les mêmes signes des rapports que les mots entre eux ; ainsi, ces rapports sont les mêmes dans chacune de ces phrases. Chaque mot de l'une indique également le même corrélatif qui est indiqué dans chacune des deux autres, en sorte qu'après qu'on a achevé de lire ou d'entendre quelqu'une de ces trois propositions, l'esprit voit également que *litteras* est le déterminant d'*accepi*, que *tuas* est l'adjectif de *litteras* ; ainsi chacun de ces trois arrangements excite, dans l'esprit, le même sens, *j'ai reçu votre lettre*. Or, ce qui fait en chaque langue que les mots excitent le sens que l'on veut faire naître dans l'esprit de ceux qui savent la langue, c'est ce qu'on appelle *syntaxe*. La *syntaxe* est donc la partie de la Grammaire qui donne la connaissance des signes établis dans une langue pour exciter un sens dans l'esprit. Ces signes, quand on en sait la destination, font connaître les rapports successifs que les mots ont entre eux ; c'est pourquoi, lorsque celui qui parle ou écrit s'écarte de cet ordre par **des transpositions que l'usage autorise**, l'esprit de celui qui écoute ou qui lit rétablit cependant tout dans l'ordre, en vertu des *signes* dont nous parlons, et dont il connaît la destination par usage.

Il y a, en toute langue, trois sortes de *constructions* qu'il faut bien remarquer :

1° *Construction nécessaire, significative ou énonciative*, c'est celle par laquelle seule les mots font un sens : on l'appelle aussi *construction simple* et *construction naturelle*, parce que c'est celle qui est la plus conforme à l'état des choses [...]

Cette *construction* est encore appelée *nécessaire*, parce que c'est d'elle seule que les autres *constructions* empruntent la propriété qu'elles ont de signifier, au point que, si la construction nécessaire ne pouvait pas se retrouver dans les autres sortes d'énonciations, celles-ci **n'exciteraient aucun sens dans l'esprit, ou n'y exciteraient pas celui qu'on voulait y faire naître** [...].

2° La seconde sorte de *construction* est la *construction figurée*.

3° Enfin, la troisième est celle où les mots ne sont ni tous arrangés suivant l'ordre de la *construction simple*, ni tous disposés selon la *construction figurée*. Cette troisième sorte d'arrangement est le plus en usage ; c'est pourquoi je l'appelle *construction usuelle*.

I. DE LA CONSTRUCTION SIMPLE. Pour bien comprendre ce que j'entends par construction simple et nécessaire, il faut observer qu'il y a bien de la différence entre concevoir un sens total, et énoncer ensuite, par la parole, ce que l'on a conçu.

L'homme est un être vivant, capable de sentir, de penser, de connaître, d'imaginer, de juger, de vouloir, de se ressouvenir, etc. Les actes particuliers de ces facultés se font en nous d'une manière qui ne nous est pas plus connue que la cause du mouvement du cœur, ou ce celui des pieds et des mains. Nous savons, par sentiment intérieur, que chaque acte particulier de la faculté de penser, ou chaque pensée singulière est excitée en nous en un instant, sans division, et par une simple affection intérieure de nous-mêmes. C'est une vérité dont nous pouvons aisément nous convaincre par notre propre expérience, et surtout en nous rappelant ce qui se passait en nous dans les premières années de notre enfance : avant que nous eussions fait une assez grande provision de mots pour énoncer nos pensées, les mots nous manquaient, et nous ne laissions pas de penser, de sentir, d'imaginer, de concevoir et de juger. C'est ainsi que nous voulons, par un acte simple de notre volonté, acte dont notre sens interne est affecté aussi promptement que nos yeux le sont par les différentes impressions singulières de la lumière. Ainsi je crois que si, après la création, l'homme fût demeuré seul dans le monde, il ne se serait jamais avisé d'observer dans sa pensée un sujet, un attribut, un substantif, un adjectif, une conjonction, un adverbe, une particule négative, etc.

C'est ainsi que souvent nous ne faisons connaître nos sentiments intérieurs que par des gestes, des mines, des regards, des soupirs, des larmes, et par tous les autres signes, qui sont **le langage des passions, plutôt que celui de l'intelligence**. La pensée, tant qu'elle n'est que dans notre esprit, sans aucun égard à l'énonciation, n'a besoin ni de bouche, ni de langue, ni de son des syllabes ; elle n'est ni hébraïque, ni grecque, ni latine, ni barbare, elle n'est qu'à nous [traduction libre d'un passage de Saint Augustin que Du Marsais donne dans le texte original, *Confessions*, l. XI, c. iii].

Mais dès qu'il s'agit de faire connaître aux autres les affections ou pensées singulières, et pour ainsi dire, individuelles de l'intelligence, nous ne pouvons produire cet effet qu'en faisant en détail des impressions, ou sur l'organe de l'ouïe par des sons dont les autres hommes connaissent

comme nous la destination, ou sur l'organe de la vue, en exposant à leurs yeux, par l'écriture, les signes convenus de ces mêmes sons ; or, **pour exciter ces impressions**, nous sommes contraints de **donner à notre pensée de l'étendue**, pour ainsi dire, et des parties, afin de la faire passer dans l'esprit des autres, où elle ne peut s'introduire que par leurs sens.

Ces parties que nous donnons ainsi à notre pensée par la nécessité de l'élocution, deviennent ensuite **l'original des signes dont nous nous servons dans l'usage de la parole** ; ainsi nous divisons, nous analysons, comme par instinct, notre pensée ; **nous en rassemblons toutes les parties selon l'ordre de leurs rapports** ; nous lions ces parties à des signes ; ce sont les mots dont nous nous servons ensuite pour en affecter les sens de ceux à qui nous voulons communiquer notre pensée : ainsi **les mots sont en même temps, et l'instrument et le signe de la division de la pensée**. C'est de là que vient la différence des langues et celle des idiotismes ; parce que les hommes ne se servent pas des mêmes signes partout, et que **le même fond de pensée peut être analysé et exprimé en plus d'une manière**. [...]

[...] Ainsi je trouve que dans toutes les langues du monde, **il n'y a qu'une même manière nécessaire pour former un sens avec les mots : c'est l'ordre successif des relations qui se trouvent entre les mots**, dont les uns sont énoncés comme devant être modifiés ou déterminés, et les autres comme modifiant ou déterminant : les premiers excitent l'attention et la curiosité, ceux qui suivent la satisfont successivement. [...].

Cette manière d'énoncer les mots successivement selon l'ordre de la modification ou détermination que le mot qui suit donne à celui qui le précède, **a fait règle dans notre esprit**. Elle est devenue **notre modèle invariable**, au point que, sans elle, ou du moins sans les secours qui nous aident à la rétablir, **les mots ne présentent que leur signification absolue, sans que leur ensemble puisse former aucun sens** ; par exemple :

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris,
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora.

Virg. Æneid. Liv. I, vers prem.

Ôtez à ces mots latins les terminaisons ou désinences, qui sont **les signes de leur valeur relative**, et ne leur laissez que la première terminaison qui n'indique aucun rapport, **vous ne formerez aucun sens** ; ce serait comme si l'on disait :

Armes, homme, je chante, Troie, qui, premier, des côtes,
Italie, destin, fugitif, Laviniens, vint,
Rivages

Si ces mots étaient ainsi énoncés en latin avec leurs terminaisons absolues, quand même on les rangerait dans l'ordre où on les voit dans Virgile, non seulement ils perdraient leur grâce, mais encore ils ne formeraient aucun sens ; propriété qu'ils n'ont que par leurs terminaisons relatives, qui, **après que toute la proposition est finie, nous les font regarder selon l'ordre de leurs rapports**, et par conséquent selon l'ordre de la *construction simple, nécessaire et significative* :

*Cano arma [at]que virum, [qui vir], profugus [a] fato, venit primus ab oris Trojæ [in] Italian, [at]que [ad] littora Lavina*¹

Tant la suite des mots et leurs désinences ont de force pour faire entendre le sens. [...]

Je dis donc que, pour s'exprimer selon la *construction simple*, on doit

- 1° énoncer tous les mots qui sont les signes des différentes parties que l'on est obligé de donner à la pensée, par la nécessité de l'élocution, et selon l'analogie de la langue en laquelle on a à s'énoncer.
- 2° En second lieu, la *construction simple* exige que les mots soient énoncés dans l'ordre successif des rapports qu'il y a entre eux, en sorte que le mot qui est à modifier ou à déterminer, précède celui qui le modifie ou le détermine.
- 3° Enfin dans les langues où les mots ont des terminaisons qui sont les signes de leur position et de leurs relations, ce serait une faute si l'on se contentait de placer un mot dans l'ordre où il doit être selon la *construction simple*, sans lui donner la terminaison destinée à indiquer cette position : ainsi on ne dira pas en latin *diliges Dominus Deus tuus*, ce qui serait la terminaison de la valeur absolue, ou celle du sujet de la proposition, mais on dira *diliges Dominum Deum tuum* [Aime le Seigneur ton Dieu], ce qui est la terminaison de la valeur relative de ces trois derniers mots. [...]

II. DE LA CONSTRUCTION FIGURÉE. L'ordre successif des rapports des mots n'est **pas toujours exactement suivi dans l'exécution de la parole** : la **vivacité de l'imagination, l'empressement** à faire connaître ce qu'on pense, le concours des idées accessoires, **l'harmonie, le nombre, le rythme**, etc. font souvent que l'on **supprime des mots** dont on se contente d'énoncer les corrélatifs. **On interrompt l'ordre** de l'analyse ; **on donne aux mots une place ou une forme**, qui, au premier aspect, ne paraît pas

1. « Je chante les exploits de ce héros, qui, banni de Troie par l'ordre du destin, aborda le premier en Italie, aux rives de Lavinium », traduction d'Émile Personneaux ('traducteur d'Homère'), *Ceuvres de Virgile*, 2 tomes, Paris, 1872.— Nous avons mis [entre crochets] les ajouts et expansions de Du Marsais dans sa réécriture des vers de Virgile, le texte original apparaissant en italiques ; ndlr.

être celle qu'on aurait dû leur donner. Cependant celui qui lit ou qui écoute ne laisse pas d'entendre le sens de ce qu'on lui dit, parce que **l'esprit rectifie l'irrégularité de l'énonciation**, et place dans l'ordre de l'analyse les divers sens particuliers, **et même le sens des mots qui ne sont pas exprimés**.

C'est en ces occasions que **l'analogie est d'un grand usage** : ce n'est alors que par analogie, par imitation, et **en allant du connu à l'inconnu**, que **nous pouvons concevoir ce qu'on nous dit**. [...]

Les façons de parler dont l'analogie est pour ainsi dire l'interprète, sont des phrases de la *construction figurée*.

La *construction figurée* est donc celle où l'ordre et le procédé de l'analyse énonciative ne sont pas suivis, quoiqu'**ils doivent toujours être aperçus, rectifiés ou suppléés**.

Cette seconde sorte de *construction* est appelée *construction figurée* parce qu'en effet elle prend **une figure, une forme, qui n'est pas celle de la construction simple**. [...]

[...] Il y a **six sortes de figures** qui sont d'un grand usage dans l'espèce de *construction* dont nous parlons, et auxquelles on peut réduire toutes les autres [Développements sur : l'*ellipse* (pp. 423-429) ; le *pléonasme* ou *surabondance* (p. 429) ; la *syllapse* ou *synthèse* (ex. faire « la construction selon la pensée, et non selon le mots ») (p. 430) ; l'*hyperbate* (= « confusion, mélange de mots »), les *inversions* (« les transpositions et le renversement d'ordre ») à condition qu'« elles servent à la clarté » (« on doit, dans le discours ordinaire, les préférer à la construction simple ») (pp. 43-433) ; l'*imitation* de « la façon de parler d'une langue étrangère » (pp. 433-434) ; l'« *attraction* » (diverses manifestations de ce qu'on peut appeler des « assimilations ») (pp. 434-435).

III. DE LA CONSTRUCTION USUELLE. La troisième sorte de *construction* est **composée des deux précédentes**. Je l'appelle construction usuelle, parce que j'entends par cette construction l'arrangement des mots qui est **en usage dans les livres, dans les lettres, et dans la conversation des honnêtes gens**. Cette *construction* n'est **souvent ni toute simple ni toute figurée**. Les mots doivent être simples, clairs, naturels, et **exciter dans l'esprit plus de sens que la lettre ne paraît en exprimer** ; les mots doivent être énoncés dans **un ordre qui n'excite pas un sentiment désagréable à l'oreille** ; on doit y **observer**, autant que la convenance des différents styles le permet, ce qu'on appelle **le nombre, le rythme, l'harmonie**, etc. [...]

L'Encyclopédie, art. *Construction*,
pp. 410-438

12

James HARRIS ([1751] 1796)

Des modes

Nous avons déjà observé que **les facultés actives de l'âme sont la perception et la volonté**, et nous avons pris ces mots dans leur sens le plus étendu ; nous avons observé aussi que **tout discours est l'expression de quelque affection de notre âme**, c'est-à-dire, d'une perception ou d'une volonté quelconque. C'est donc **des diverses espèces d'affections qu'on a à exprimer**, et des différentes manières de le faire, que **résulte la variété des modes** ou *mœufs* [angl. Modes or Moods]².

Quand nous déclarons [angl. declare] ou que **nous indiquons simplement qu'une chose est ou n'est pas**, que ce soit un acte de la perception ou de la volonté, peu importe, **cela détermine le mode appelé indicatif** [angl. Declarative or Indicative ; dans le texte original, exemples en latin non reproduits par Thurot].

Si nous n'affirmons pas [angl. assert] positivement et absolument **une chose comme certaine, mais seulement comme possible et du nombre des contingents**, cette indétermination constitue **le mode appelé potentiel** [angl. Potential], et qui devient, en pareil cas, le mode dominant de toute la phrase [J.H. donne ici une citation d'Horace en latin, rendue par :]

Ah ! quand il *seroit* vrai que l'absolu pouvoir
Eût *entraîné* Tarquin... (Brutus, act. I)

Il arrive cependant, **quelquefois**, que **ce mode n'est que subordonné** [angl. subjoined] **à l'indicatif**. On s'en sert le plus souvent pour marquer la fin ou la cause finale : cette fin, dans les événements de la vie humaine, est **toujours un contingent** ; il est très possible, malgré toute notre prévoyance, qu'elle ne soit pas conforme à ce que nous imaginons ; voilà pourquoi **cette incertitude est exprimée avec plus de force par le mode dont nous parlons ici**. Par exemple :

-
2. La définition de Théodore de Gaza est absolument conforme à celle que nous donnons ici : « C'est, dit-il, une volonté [gr. bēlēma, trad. Volition] ou une affection de l'âme, exprimée par quelque voix ou son articulé » [texte en grec] (*Gramm.* I. IV). Or, puisque telle est la nature des modes, et que les modes appartiennent aux verbes, voilà sans doute ce qui a donné lieu à cette observation d'Apollonius : « Les verbes sont spécialement destinés à exprimer la disposition [gr. diathesis] de l'âme » [texte en grec] (*De Synt.*, I. iII, c. 13). Priscien dit aussi : « Modi sunt diversæ *inclinationes animi*, quas varia consequitur *declinatio verbi* (voy. I. VIII, p. 821).

Ut *jugulent* homines, surgunt de nocte latrones. (Hor.)

« Les voleurs se lèvent la nuit, afin qu'ils puissent égorger les voyageurs ».

On affirme [angl. assert] positivement qu'ils *se lèvent* la nuit, c'est le mode indicatif ; mais **l'action** d'égorger les voyageurs **n'est exprimée que potentiellement**, parce que, quelle que soit la certitude du motif pour lequel ils se lèvent, ce n'est encore qu'un contingent qui peut-être n'arrivera jamais. **Ce mode, toutes les fois qu'il est ainsi subordonné, n'est plus appelé potentiel, mais subjonctif.**

Mais il ne suffit pas toujours, pour les besoins et les usages de la vie, de *déclarer* aux autres ou d'*affirmer* ce que nous pensons [« affirmer » est un ajout de Thurot ; J.H. n'utilise que *declare*]. Souvent la conscience de notre faiblesse nous dicte des expressions que nous croyons plus propres à intéresser les autres hommes, soit que nous veuillions les instruire de nos perceptions, ou les porter à se rendre à quelques-uns de nos désirs. De là résultent de nouveaux modes : **si nous interrogeons, c'est le mode interrogatif** ; si nous exigeons, si nous demandons, c'est encore un autre mode [“the Requisite” dit J.H.], qui lui-même a plusieurs *espèces subordonnées* [angl. subordinate species]. À l'égard de nos inférieurs, c'est le mode *impératif* ; à l'égard de nos supérieurs, c'est le *déprécatif* [angl. Precative or Optative]³.

C'est ainsi que nous avons établi différents modes : *l'indicatif* ou *déclaratif*, pour affirmer [angl. assert] ce que nous regardons comme certain ; le *potentiel*, pour les propositions contingentes ; *l'interrogatif*, pour nous informer lorsque nous doutons d'une chose ; *l'optatif*, pour témoigner nos désirs ou nos volontés⁴.

-
3. C'est l'oubli de cette distinction qui donna lieu au sophisme de Protagoras ; Homère, dit-il, commence son Iliade par ces paroles : *Muse, chante la colère*, etc. « et en croyant supplier, il commande ». [ici, J.H. cite Aristote en grec, *Poët.* C. 19]. L'objection se trouve évidemment résolue par la distinction que nous établissons ici, puisque **la forme grammaticale est la même dans l'un et l'autre cas**. [Cette note n'est pas dans la première édition de *Hermès*].
 4. **Les diverses espèces de modes se déterminent en grande partie d'après les diverses espèces de propositions** [angl. Sentences]. Les Stoïciens avaient augmenté le nombre de ces dernières, bien au-delà de celui que les Péripatéticiens admettaient. Outre celles dont nous avons parlé dans le chapitre second, ils en avaient beaucoup d'autres, comme on peut le voir dans Ammonius, *de Interp.* p. 4, et dans Diogène Laërce, l. VI, 66. Les Péripatéticiens considéraient, avec raison, toutes les propositions additionnelles comme comprises dans les espèces qu'ils admettaient eux-mêmes, et qui étaient au nombre de cinq : les vocatives, impératives, interrogatives, déprécatives [angl. Precatives] et affirmatives [angl. Assertives]. Il n'y est pas question de la proposition conditionnelle [angl. Potential Sentence], parce qu'on peut la regarder comme très peu différente de l'affirmative ou indicative. La proposition vocative, que les Péripatéticiens appelaient [en gr. dans le texte :

Comme ces différents modes sont fondés sur la nature, les langues ont admis certains signes qui en sont l'expression, et de là ce **détail prolix et fastidieux de modes ou mœurs** [angl. Modes or Moods] **que l'on trouve dans les écrits du commun des grammairiens** ; ce ne sont, dans le fait, qu'autant de formes littérales destinées à exprimer ces distinctions naturelles⁵.

Tous les modes ont une propriété commune, celle d'exprimer les affections de l'âme. Voici en partie les caractères particuliers auxquels on pourra les reconnaître.

eidos klêtikon], et les Stoïciens, avec plus de raison [en gr. dans le texte : *] n'était autre chose que la forme du discours qui s'adresse [angl. the Form of Address] aux individus comme ayant certains noms, certains titres, ou certaines qualifications que nous nous donnons les uns aux autres. Or, comme il arrivait rarement qu'elle renfermât quelque verbe, elle aurait pu difficilement contribuer à la formation de quelque mode dans les verbes. Ammonius et Boèce, l'un Grec et l'autre Latin, mais tous deux Péripatéticiens, ont donné des exemples de ces diverses espèces de propositions, tirés d'Homère et de Virgile [Suit une longue série d'exemples d'illustration en grec, en latin et en anglais].

5. Le grec, la plus élégante et la plus parfaite de toutes les langues, exprime ces **différents modes**, et toutes les distinctions de temps, par **autant de variations particulières dans chaque verbe**. Ces variations, qui se trouvent quelquefois au commencement, quelquefois à la fin des verbes, consistent pour la plupart à multiplier ou à diminuer le nombre des syllabes, ou même à allonger ou à raccourcir leurs quantités respectives. Les grammairiens ont donné à ces deux méthodes les noms de *syllabique* et de *temporelle*. Le latin, qui n'est qu'une espèce de grec un peu dégénéré, admet semblablement une grande quantité de variations, qui se trouvent principalement à la fin de ses verbes, mais rarement au commencement : dans les formes mêmes du déponent et du passif, il est obligé d'avoir recours au verbe auxiliaire *sum*. **Les langues modernes**, qui ont encore bien moins de ces sortes de variations, ont toutes été **dans la nécessité d'admettre deux auxiliaires au moins**, c'est-à-dire ceux qui dans chaque langue signifient *être* ou *avoir*. Quant à la *langue anglaise*, elle est si pauvre à cet égard, qu'elle **n'a point de variation pour les modes**, et qu'elle n'en a qu'une seule pour le temps ; c'est l'aoriste du passé. Ainsi de *write* [écrire], nous faisons *I wrote* [j'écrivis], etc. De là vient que pour exprimer les différences des temps et des modes, nous sommes **obligés d'employer jusqu'à sept verbes auxiliaires** [J.H. en donne la liste : "*do, am, have, shall, will, may, can...*". Et il ajoute "... which we use sometimes singly, as when we say, *I am writing, I have written* ; sometimes two together, as *I have been writing, I should have written* ; sometimes no less than three, as *I might have been lost, he could have been preserved*]. Mais nous renvoyons le lecteur qui veut connaître plus particulièrement le génie de la langue anglaise à l'excellent Traité du savant docteur Lowth, intitulé : *Courte introduction à la grammaire anglaise* [Cette dernière phrase ne figure pas dans la première édition de *Hermes* ; elle est ajoutée dans la troisième édition (1771). Elle remplace la phrase suivante, qui vient juste après l'énumération des formes : "*But these peculiarities are perhaps foreign to our design, which is to inquire concerning Grammar Universal*". — La grammaire de Lowth, *A Short Introduction to English Grammar*, est publiée en 1762].

Le mode interrogatif et celui de demande [angl. Requisite and Interrogative] diffèrent de l'indicatif et du potentiel en ce que ces deux derniers exigent rarement une réponse [angl. a Response or Return], au lieu qu'elle est indispensable pour les deux premiers.

En comparant le mode de demande avec l'interrogatif, nous trouverons aussi qu'ils diffèrent l'un de l'autre, non seulement par la nature de la *réponse* qu'ils exigent, mais à d'autres égards encore.

La réponse au mode de demande est quelquefois un discours [angl. Words], quelquefois une action [angl. Deeds]. La réponse que pouvait faire Énée à Didon, lorsqu'elle lui dit :

— A primâ dic, hospes, origine nobis

Insidias Danaûm, etc.⁶

devait être un discours [angl. ...could be a return only of Words], et le récit historique de ses aventures. À la demande de l'infortuné général romain : *Date obolum Belisario*⁷, la réponse convenable était une action, c'est-à-dire un acte de charité et d'humanité [angl. some kind and charitable act].

Mais à l'égard du mode interrogatif, la réponse doit toujours être une proposition définitive ou affirmative [angl. some definitive assertive Sentence]. Ainsi, à cette question, *De qui sont ces vers ?* on répond par une proposition [angl. Sentence], *Ce sont des vers d'Homère*. — *Brutus fut-il un homme vertueux ?* La réponse est une proposition, *Brutus fut un homme vertueux*.

On peut entrevoir ici (qu'on nous permette cette digression) l'affinité très sensible du mode interrogatif avec l'indicatif, dans lequel la réponse tombe la plupart du temps. Cette affinité est en effet si remarquable que, dans ces deux modes seuls, le verbe conserve la même forme⁸, et **ils ne sont distingués que par l'addition ou la suppression d'une particule, ou par un léger changement de position dans les mots, ou quelquefois enfin par le seul changement du ton ou de l'accent de la voix**⁹. Mais

6. « Apprenez-nous, ô étranger, les perfidies des Grecs, depuis le commencement de la guerre »,

7. « Donnez une obole à Bélisaire ».

8. [J.H. donne ici une citation d'Apollonius en grec. Thurot traduit :] « Le mode indicatif dont nous parlons, lorsqu'il se dépouille de l'affirmation qui lui est naturelle, perd le nom d'indicatif. Quand il reprend sa propriété d'affirmer, il reprend en même temps sa dénomination et son caractère particulier » (*De synt.* l. III, c. 21). [J.H. renvoie aussi à Théodore de Gaza, *Intr. Gram.* l. IV).

9. On peut observer que toutes les fois que la question est simple et précise ou définie, on peut toujours y faire une réponse composée des mêmes mots, en les

revenons à la comparaison du mode interrogatif avec le mode de demande.

L'interrogatif, dans le langage des grammairiens, a toutes les personnes des deux nombres ; **le mode de demande ou impératif, n'a pas la première personne du singulier, et cela, par la raison toute simple qu'il est aussi absurde, dans les modes, de se commander à soi-même, qu'il le serait, dans les pronoms, que celui qui parle devînt le sujet à qui il adresserait la parole.** Nous pouvons aussi interroger à tous les temps, présent, passé et futur ; mais le commandement ou le désir, qui sont du mode impératif, ne peuvent nécessairement se rapporter qu'au futur ¹⁰ : car

changeant en une proposition affirmative ou négative, selon l'occurrence. Par exemple : *Ces vers sont-ils d'Homère ?* Réponse : *Ces vers sont* (ou *ne sont pas*) *d'Homère* ; à quoi l'on supplée, pour abrégé, par deux particules, *oui* ou *non*. Mais quand la question est *complexe*, comme lorsqu'on dit *Ces vers sont-ils d'Homère ou de Virgile ?* et mieux encore, lorsqu'elle est *indéfinie*, comme dans cette phrase *De qui sont ces vers ?* on conçoit qu'il n'y a plus moyen de résoudre, par un simple *oui* ou *non*, une question qui a une infinité de solutions possibles. La réponse à ces sortes de questions est donc toujours une *proposition* : encore y a-t-il des cas où il est possible qu'un seul mot y satisfasse ; mais alors la phrase est elliptique, et on laisse à l'esprit de celui qui interroge le soin de suppléer ce que l'ellipse a supprimé. Par exemple : *À combien d'angles droits sont égaux les trois angles d'un triangle ?* — *À deux*. Il aurait fallu dire, sans l'ellipse, *Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits*.

Les anciens distinguaient ces deux sortes d'interrogation par des noms différents : ils appelaient l'interrogation simple *érôtêma*, *interrogatio* ; et l'interrogation complexe *pusma*, *percontatio*. Ammonius appelle la première *érôtêsis dialéktikê* ; la seconde , *érôtêsis pusmatikê*. V. Ammon. in lib. *De Interpr.*, p. 160 ; Diog. Laert. VII, 66 ; Quintil. *Inst.* IX, 2.

10. Ce que dit Apollonius sur le futur qui se trouve compris dans tous les temps de l'impératif, est remarquable [citation en grec] : « Le commandement ne peut se rapporter qu'aux choses qui ne se font pas, ou qui n'ont pas encore été faites ; or ces choses devant se faire dans la suite ont un **rapport direct au futur** » (Apoll. *Synt.* l. IV, c. 36). Il dit un peu auparavant [citation en grec] : « Tous les impératifs ont un rapport implicite avec le futur ; — car relativement à l'idée du temps, c'est à peu près la même chose de dire : "*honorez celui qui tue un tyran, ou, celui qui tue un tyran sera honoré*". Toute la différence de ces deux phrases consiste dans le mode ; c'est l'impératif dans la première, et l'indicatif dans la seconde » (*De synt.* l. 1, c. 35). Priscien paraît regarder l'impératif comme ayant **rapport au temps présent, aussi bien qu'au futur** ; mais en y faisant attention, on voit que son présent n'est qu'un *futur immédiat* opposé à un futur plus éloigné. « L'impératif (dit-il, l. VIII, p. 806) paraît avoir un rapport naturel et nécessaire au présent et au futur : car lorsqu'on commande, on veut que l'ordre s'exécute à l'instant et sans délai, ou du moins à l'avenir ». À la vérité, les impératifs des verbes grecs admettent certains formes du passé, comme le *parfait* et les deux *aoristes* ; mais ces formes perdent alors leur faculté de marquer des époques positives, ou même on ne s'en sert que pour exprimer la promptitude avec laquelle on voudrait que la chose fût faite, pour ainsi dire, au moment où l'on a parlé. Nous avons à peu près l'équivalent de ces différences, et nous disons à l'impératif, *ayez fait*, et *faites* : le

que peuvent-ils avoir de commun avec le présent et avec le passé, qui de leur nature sont immuables et nécessaires ?

C'est cette connexion de l'idée de postérité avec le commandement qui détermine souvent à employer le futur de l'indicatif au lieu de l'impératif ; en sorte que dire à quelqu'un *vous ferez cela*, c'est souvent lui dire *faites cela*. De même, dans le Décalogue, ces paroles *tu ne tueras point, tu ne porteras point de faux témoignage*, expriment, comme on sait, le plus rigoureux et le plus authentique des commandements.

Quant au mode *potentiel*, il est assez distingué des autres par sa nature subjonctive [angl. subjunctive] et subordonnée [angl. subordinate]. On ne saurait le confondre avec l'interrogatif ni avec l'impératif, parce qu'il renferme une sorte d'affirmation faible et conditionnelle, susceptible, à quelques égards, de vérité ou de fausseté ; ni avec l'indicatif, qui énonce toujours une affirmation absolue et sans réserve. Celui-ci est le mode qui, dans toutes les grammaires, tient le premier rang, et véritablement il est d'un usage plus fréquent et plus indispensable que tous les autres. C'est lui qui exprime nos plus sublimes perceptions, les affections les plus nobles de notre âme, lorsqu'elle s'élève au-dessus des besoins et des passions ; il renferme le temps tout entier, et l'expression de ses moindres divisions. L'histoire se sert de ses différentes formes au passé pour nous conserver le souvenir des événements qui sont arrivés ; la philosophie le fait servir à l'expression de cette vérité nécessaire, de cette vérité qui par sa nature seule existe dans le présent, qui n'est susceptible d'aucune distinction relative au passé ou au futur, et qui est partout et toujours invariablement une.

[Harris passe ensuite à l'analyse d' « une forme ou un mode sous lequel le verbe paraît quelquefois n'avoir aucun rapport aux substances ni aux personnes » : *l'infinitif* auquel il consacre quatre à cinq pages. Il termine ce chapitre sur les modes par les remarques suivantes :]

Voilà ce que nous avons à dire des modes et de leurs diverses espèces. Si l'on voulait leur donner les dénominations les plus conformes à

premier sera, si l'on veut, *l'impératif du parfait*, comme exprimant le désir que l'on a de voir la chose faite au moment où l'on parle ; les autres seront des *impératifs du futur*, comme déterminant un temps convenable pour l'exécution de l'ordre donné. C'est ainsi qu'**Apollonius**, dans le chapitre que nous avons déjà cité, distingue entre [citation en grec] « creusez la terre des vignes » et [cit. grec] « ayez creusé » : le premier se dit, suivant lui [cit. grec], *par extension* ou *concession d'un certain temps pour le travail* ; le second, [cit. grec], *comme indiquant l'intention de voir la chose faite sans délai* ; et dans un autre endroit où il explique la différence qu'il y a entre ces mêmes temps *skapté* et *skapson*, il dit de ce dernier : « Non seulement il sert à commander que la chose se fasse, il exprime encore l'intention de la voir faite sans délai ». V. Apoll. L. III, c. 24. V. aussi Macrob. *De Differ. verb. græc. et lat.*

leur emploi, on pourrait le faire ainsi : comme toute vérité nécessaire, ou tout syllogisme démonstratif, qui n'est au fond que la combinaison de ces sortes de vérités, doit toujours être exprimé par une affirmation positive, et que cette espèce d'affirmation n'appartient qu'à l'**indicatif**, on peut pour cette raison l'appeler *mode de science*¹¹. Ensuite, comme le **potentiel** n'est destiné qu'à exprimer des contingents, dont on ne peut jamais affirmer avec certitude s'ils auront lieu ou non, on peut donner à ce mode le nom de *mode de conjecture*. De plus, ceux qui ignorent une chose qu'ils voudraient apprendre, sont obligés d'interroger ceux qui ont sur ce sujet plus d'instruction qu'eux ; on peut donc appeler le **mode interrogatif** *mode d'instruction* :

Inter cuncta leges et percontabere doctos.

Horace

« Lis sur tout et interroge les savants »

Enfin, comme le plus noble et le plus heureux usage du **mode impératif** est dans l'expression de la volonté du législateur, on peut l'appeler *mode de législation*. [...].

Hermès, livre I, chapitre VIII

13

John WARD (1758)

Modes

Modes are **the different manners of expressing the several tenses of the verb**, and are **four in number** : the indicative, imperative, potential, and infinitive.

The indicative mode declares, or asks : as, *I esteem ; if you esteem ; does he esteem ?*

The imperative mode commands, threatens, exhorts, intreats, permits, or admits : as, *esteem thou*.

The potential mode **joins some power**, as liberty, ability, will, duty, or necessity **to the signification of the verb** : as, *I may esteem*.

The infinitive mode expresses the verb, without any distinction of numbers or persons : as, *to esteem*.

The subjunctive mode of the [sic] Latin is included under the indicative in English, which latter has two states or orders of tenses, whereof one may be called *absolute*, and the other *relative*, as they stand either in a direct or dependent member of a sentence. The latter of these

11. Ob nobilitatem prævit *indicativus*, solus modus aptus scientiis, solus pater veritatis (Scaliger, *De causis ling. lat.*, c. 116).

commonly follow some conjunction or indefinite adverb expressed or understood, which requires the subjunctive mode in Latin, and like that are sometimes used in a future sense : as, *if he does not write tomorrow, I will ; when he comes, I will send him*. In Latin, *Si cras non scribat, ego scribam ; cum veniat, mittam*.

Four Essays upon the English Language,
Essay IV, The formation of the verbs

14

Robert LOWTH (1762)

Verb : the mode

The Mode is the Manner of representing the Being, Action, or Passion. When it is simply *declared*, or a question asked, in order to obtain a *declaration* concerning it, it is called the **Indicative** Mode ; as : “I love ; lovest thou ?” When it is *bidden*, it is called the **Imperative**, as : “love thou”. When it is *subjoined* as the end or design, or mentioned under a condition, a supposition or the like, for the most part depending on some other Verb, and having a Conjunction before it, it is called the **Subjunctive** ; as : “If I love ; if thou love” ; when it is barely expressed *without any limitation* of person or number, it is called the **Infinitive**, as : “to love” ; and when it is expressed in a form in which it may be joined to a Noun as its quality or accident, *partaking* thereby of the nature of an Adjective, it is called the **Participle**, as : “loving.”

NOTE : A Mode is a particular form of the Verb, denoting the *manner* in which a thing is, does, or suffers, ; or expressing an intention of mind concerning such being, doing or suffering. As far as Grammar is concerned, there are no more Modes in any language, than there are Forms of the Verb appropriated to the denoting of such different manners of representation. [...]

15

Nicolas BEAUZÉE (1767)

*Des modes en général*¹²

[Définition. *Le système des modes*]

1° Les Modes ne se rapportent pas seulement à la Syntaxe : il n’y a que le **subjonctif qui ait rapport à cet objet ; les autres modes** sont simplement **différentes manières d’envisager la signification fondamentale du**

12. Les intertitres en petites capitales et entre crochets sont de la rédaction ; ndlr.

verbe. L'infinitif est un nom ; le participe est un adjectif ; l'indicatif, l'impératif et le suppositif énoncent le jugement principal avec différentes idées accessoires : ce sont différentes espèces de mots formées philosophiquement d'une même racine.

2° Les Modes ont reçu **le nom général de Modes, non par rapport à la différence des terminaisons, mais relativement à la différence des aspects sur lesquels on y envisage la signification fondamentale du verbe.**

3° Il me semble que, d'après la manière dont j'ai exposé les usages des cas et des Modes, **on ne peut plus prétendre que ni les uns ni les autres aient plusieurs destinations différentes : chaque cas, chaque Mode n'en a qu'une, qui est invariable,** et à laquelle doivent se réduire en dernière analyse toutes les autres qui paraissent s'en éloigner.

Rien de plus propre à confirmer ces vérités qu'une récapitulation sommaire de la doctrine des Modes, dont je vais d'abord exposer le système.

[Suit un schéma que commente Beauzée comme suit]

Les Modes sont **personnels** ou **impersonnels**. Les Modes personnels sont ceux où le verbe reçoit des terminaisons relatives à la personne et au nombre du sujet, au moyen desquelles on le met en concordance avec le nom ou le pronom qui exprime ce sujet. Ils servent à constituer les propositions ; et de là vient la sous-division des Modes personnels en **directs** et en **obliques**. Les Modes directs, qui sont l'**indicatif**, l'**impératif** et le **suppositif**, servent à constituer la proposition principale ; l'indicatif purement et simplement, l'**impératif avec l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle**, et le suppositif avec l'idée accessoire d'une supposition préalable ; le **Mode oblique, qui est le subjonctif**, ne peut servir qu'à constituer une proposition incidente.

Les **Modes impersonnels** sont ceux où le verbe ne reçoit aucune terminaison relative au rôle ou à la personne d'un sujet déterminé. Ils ne peuvent donc servir à constituer les propositions, et par conséquent ils doivent rentrer dans la catégorie des autres mots ; mais comme **le verbe exprime essentiellement l'existence intellectuelle d'un être avec relation à un attribut**, les Modes impersonnels ne peuvent être que de l'ordre des mots déclinables ; de là l'**infinitif**, qui est de la classe des noms, et le **participe**, qui est de celle des adjectifs.

De ces **six Modes**, personnels et impersonnels, il y en a **trois qui sont purs**, parce qu'ils n'ajoutent **aucune idée accessoire** et étrangère à la signification fondamentale du verbe ; ce sont *l'indicatif*, *l'infinitif* et le

participe ; les trois autres sont **mixtes**, par une raison contraire ; et ce sont *l'impératif*, le *suppositif* et le *subjonctif*.

Les Modes purs paraissent fondamentaux et plus nécessairement liés à la nature du verbe, puisqu'on les trouve dans toutes les langues qui ont accordé au verbe des changements de formes. Il n'en est pas de même des **Modes mixtes** [...]. C'est que les Modes mixtes ne tiennent point à l'essence du verbe comme les quatre autres ; leurs caractères différentiels ne tiennent point à la nature du verbe, ce sont des **idées ajoutées accidentellement à la signification fondamentale**.

Malgré les différences des usages de ces Modes dans les langues, et malgré les différences encore plus sensibles des systèmes de terminaisons qui les distinguent, *Sanctius* n'en veut point reconnaître dans les verbes [...].

[Beauzée examine les trois principales raisons qui ont conduit Sanctius à rejeter le « mode » dans le verbe. Il écrit :] :

[...] Il faut distinguer dans tous les mots, et conséquemment dans les verbes, la **signification formelle ou spécifique**, et la **signification objective ou individuelle** : c'est pour avoir confondu l'une avec l'autre que ces grammairiens ont rejeté les Modes des verbes.

La **signification formelle ou spécifique** est la **manière particulière dont un mot présente à l'esprit l'idée individuelle dont il est le signe**. Je l'appelle *formelle*, parce qu'elle indique, moins l'idée individuelle attachée au radical du mot, qu'elle ne **détermine la forme sous laquelle elle est conçue et présentée à l'esprit** ; je l'appelle *spécifique* parce que cette forme déterminée d'envisager l'idée individuelle du mot est précisément celle qui **caractérise l'espèce du mot**, et qui le fait déclinable ou indéclinable, déterminatif ou indéterminatif, *nom* ou *pronom*, *adjectif* ou *verbe*, etc. ; elle **convient à tous les mots de la même espèce** ; elle ne peut convenir aux mots d'aucune autre espèce, du moins de la même manière.

La **signification objective ou individuelle** est l'**idée fondamentale** qui est l'objet individuel de la signification totale du mot. C'est pour cette raison même que je l'appelle *objective*, parce qu'elle marque **l'objet principal et le plus saillant de la signification** totale du mot ; je lui donne encore le nom d'*individuelle*, parce qu'elle ne convient en effet qu'à un seul individu de l'espèce, à un seul nom, par exemple, à un seul adjectif, à un seul adverbe, à un seul verbe, etc. [...].

Ainsi la **racine commune** *am* dans les mots *aimer*, *amitié*, *ami*, *amical*, *amicalement*, est le **type de l'idée objective de tous ces mots**, qui est celle de ce sentiment affectueux qui lie les hommes par la bienveillance. Mais **les différentes inflexions** que reçoit cette racine dans chacun de ces mots, ajoutent à cette **idée objective** celle d'un **aspect particulier qui fait la**

signification formelle ou spécifique de chaque mot, et en vertu de quoi *aimer* est un verbe, *amitié* un nom abstrait, *ami* un nom concret, *amical* un adjectif, et *amicalement* un adverbe.

[Deux types de « modifications¹³ », de modes et de modalités]

Or il est vrai que **les Modes, c'est-à-dire les différents aspects de la signification objective et individuelle du verbe**, s'expriment communément par des **adverbes** ou par des **expressions adverbiales** ; comme quand on dit : *aimer peu*, *aimer beaucoup*, *aimer tendrement*, *aimer sincèrement*, *aimer depuis longtemps*, *aimer plus*, *aimer autant*, etc. Il est évident que c'est l'idée objective et individuelle, l'idée de l'attribut particulier compris dans la signification totale de ce verbe, en un mot **l'idée de l'amitié, qui est modifiée par tous ces adverbes**, et que l'on pense alors à une *amitié petite* ou *grande*, *tendre*, *sincère*, *ancienne*, *supérieure*, *égale*, etc.

Mais il n'est pas moins évident que **ce ne sont pas des modifications de cette espèce qui caractérisent les Modes du verbe** : autrement, chaque verbe aurait ses Modes propres, parce qu'un attribut particulier n'est pas susceptible des mêmes modifications qui peuvent convenir à un autre. [...].

[...] ce qui constitue **les Modes des verbes**, ce sont [...] **les différentes manières dont on peut envisager la signification spécifique du verbe**. Et il faut bien que Sanctius et ses disciples reconnaissent par le fait cette **distinction des aspects de la signification formelle** ; à moins qu'ils ne regardent comme indifférent le choix de ces trois phrases latines : *nescio utrum cantaturus sim* ; *nescio utrum cantabo* ; *nescio utrum ego cantare* [variations autour de « je ne sais pas si je chanterai / dois chanter, etc.] [...].

[Subjonctif vs. indicatif]

La troisième considération sur laquelle on insiste principalement dans la *Méthode latine* de [Port-Royal qui, sur ce point, s'aligne sur Sanctius] n'est pas moins illusoire que les autres. Si l'on trouve des exemples où le subjonctif est mis au lieu de l'indicatif, de l'impératif, ou du suppositif [i.e. « conditionnel », ndlr], **ce n'est pas une substitution indifférente qui donne une expression totalement synonyme** ; et dans ces cas-là même le subjonctif est amené par les principes les plus rigoureux de la Grammaire.

13. Est-il besoin de rappeler que *modification*, comme *mode*, est formé sur un dérivé de lat. *modus* ? Quant à la « modalisation » (terme non attesté dans la dernière version CD-rom du Robert), n'est-ce pas une forme de modification ? Ndlr.

On en a déjà vu la preuve par plusieurs exemples analysés dans le détail des Modes [Beauzée fait référence à l'analyse de détail des différents modes qu'il a donnée dans le Livre III, ch. VI, pp. 205-339 ; ndlr]. Prenons-en encore un. *Tunc vero ego nequicquam capitolium arcemque servaverim, si*, etc. (Tite-Live) ("J'aurais vainement sauvé le capitole et la citadelle, si..."). Voilà, dit-on, le prétérit du subjonctif pour le prétérit de l'indicatif, *servaverim* pour *servavi*. Mais réduisons cette phrase à la construction analytique : *tunc* est un adverbe de temps qui marque ici postériorité ; donc le supplément qui, d'après les principes posés à l'égard du subjonctif, doit amener ce Mode sous la dépendance de la conjonction déterminative *ut*, ce supplément, dis-je, doit être *res erit ita ut* [lit. "la chose serait de telle sorte que..." ; ndlr] et toute la phrase revient à ceci : *Tunc vero (res erit ita ut) ego servaverim nequicquam capitolium arcemque, si...* Or on voit premièrement que ce tour est plutôt équivalent à *servavero* qu'à *servavi* ; secondement que *servaverim* est réellement au subjonctif, et qu'il a ici une raison grammaticale. Mais de mon aveu, pourra-t-on dire, le tout signifie *servavero* ; et il était bien plus naturel de l'employer que ce *servaverim* qui jette de l'obscurité par l'ellipse, ou de la longueur par la périphrase.

Cela est peut-être vrai, si l'on ne doit parler que pour exprimer didactiquement sa pensée. Mais s'il est permis de rechercher les grâces de l'harmonie, qui nous dira que la terminaison *-rim* ne faisait pas ici, sur les oreilles romaines, un meilleur effet que la terminaison *-ro* ? Mais s'il est utile de rendre, dans le besoin, son style intéressant, par quelque tour plus énergique ou plus pathétique ; **qui ne voit qu'un tour elliptique est bien plus propre à produire cet heureux effet ?** Un cœur échauffé préoccupe l'esprit et ne lui laisse ni tout voir ni tout dire.

Au reste, j'ai dit que cela est *peut-être* vrai, parce que je ne prétends pas en convenir. **Il n'y a pas de synonymie exacte dans les langues ; et une règle invariable en soi ne se chargera pas d'une exception, dont on veut tirer comme corollaire la confusion des Modes.** Il me semble en effet que *servavero* affirmerait bien plus positivement et d'une manière plus indépendante de l'hypothèse, que le tour du supplément *res erit ita ut servaverim* : **le prétérit *servavero* convenait donc moins à la circonstance que le subjonctif *servaverim*.**

Si les considérations qui avaient déterminé Sanctius, Scioppius, Lancelot, à ne reconnaître aucun Mode dans les verbes, sont fausses, ou inconséquentes, ou illusoire ; s'il est vrai d'ailleurs que, dans les verbes conjugués, il y a différents systèmes de terminaisons pour exprimer celui des temps ; enfin si la signification spécifique du verbe s'y présente sous différentes formes, ici sous la forme personnelle, là sous la forme

impersonnelle, quelquefois directement, d'autrefois obliquement : **c'est donc une nécessité d'adopter, avec tous les autres grammairiens, la distinction des Modes et d'en établir le système sur les usages les mieux constatés.**

Grammaire générale,
Tome second,
Livre III, chapitre VI, article III

16

James BURNET, Lord MONBODDO (1774)

Of the Modes [...]

The *modes or moods of verbs*, as they are commonly called, are no other than **those energies of the mind of the speaker**, which I have said are **essential to the verb, expressed by different forms or inflections of it**. Of these I have only mentioned three ; *affirmation*, expressed by the mood called the *indicative* ; *wishing*, or *praying*, expressed by the *optative* ; and *command*, expressed by the *imperative*. The *interrogative* is reckoned by some among the moods ; but **as it is not expressed by any different form of the verb, but only by particles, or by a certain arrangement of the words, I do not choose to call it a mood** : and for the same reason I do not reckon a *potential* mood ; which even in Greek is denoted by no inflection of the verb, but by the potential or contingent particle *an* ; and in Latin it is not expressed at all, (otherwise than by a circumlocution), as they have no such particle. The subjunctive I rank under affirmation ; for it expresses an affirmation qualified. The indicative affirms absolutely ; but the affirmation of the subjunctive is connected with, or dependent upon some other affirmation. **I therefore divide affirmation into two moods ; the indicative, affirming absolutely ; the subjunctive, affirming relatively or conditionally¹⁴.**

As to **the infinitive, I hold it to be no mood**, though it be commonly called so ; because it **expresses no energy of the mind of the speaker**, but simply the action of the verb, with the addition of time. It is therefore either used as a noun, or it serves to connect the verb, with another verb or a noun, and so is useful in syntax.

14. When this conditional or relative affirmation is a contingency dependent upon will or inclination, the optative mood is commonly used in place of the subjunctive, especially by the Attic writers. But it is remarkable, that the optative mood is never once used by Euclid, though the subjunctive be frequently used by him : the reason of which is, that in mathematics nothing is contingent or dependent upon human will, but everything necessary.

It is said that in English we have no moods, at least none expressed by the form of the verb : and it is true, that in the present use of the language we make but little distinction of moods ; but in the older English writers, particularly Milton, I observe a subjunctive mood constantly used in the present tense ; but it is no other than the first person of the present of the indicative, without any variation of number or person. Thus Milton says, “Although I love ; Though thou love ; Though he love;” and many writers still preserve that use, at least in the third person.

The French have a regular subjunctive mood, which I think is a great beauty in their language ; but the use of it is a matter of some nicety, which very few foreigners who speak the language attend to.

Of the Origin and Progress of Language,
vol. II, Part II, Chap. 13, pp. 161-163.

17

Étienne Bonnot de CONDILLAC (1775)

Des modes

Tous les temps, Monseigneur, [...] affirment la coexistence de l'attribut avec le sujet. Or c'est de ces temps que les grammairiens ont fait le mode qu'ils nomment indicatif. Assemblons-les [Il rassemble et commente : *je fais, je faisais, je fis, j'eus fait, j'ai fait, j'ai eu fait, j'avais fait, je ferai, j'aurais fait*]. En observant ces temps, vous voyez, Monseigneur, que l'affirmation se trouve dans tous. **L'affirmation est donc l'accessoire qui caractérise le mode indicatif.**

Mais si au lieu de dire *tu fais, vous faites*, je dis ***fais, faites***, **l'affirmation disparaît**, et la co-existence de l'attribut avec le sujet n'est plus énoncée que comme pouvant ou devant être une suite de mon commandement. Cet accessoire, substitué au premier, a fait donner à cette forme le nom de *mode impératif*.

Fais, faites, paraissent au présent, parce que celui qui commande semble vouloir que la chose se fasse à l'instant même. Cependant ce sont de vrais futurs, puisqu'on ne peut obéir que postérieurement au commandement. Aussi commandons-nous avec les futurs de l'indicatif, *tu feras, vous ferez*. [...]

Le futur de l'impératif n'est qu'un simple commandement ; celui de l'indicatif, quand il est employé dans le même sens, est un commandement plus positif, une volonté plus absolue dont on ne permet pas d'appeler. Si après avoir dit, *faites*, ou *ayez fait*, on ne paraissait pas disposé à m'obéir, j'insisterais en disant *vous ferez, vous aurez fait*, et par là **je déclarerais que je ne veux ni excuse, ni retardement.**

Je fais affirme, *fais* commande, *je ferais* affirme aussi ; mais l'affirmation n'est pas positive, comme dans l'indicatif, elle est conditionnelle : *je ferais, si j'en avais le temps*. Cette condition est l'accessoire d'un mode que je nomme *conditionnel*.

La forme *je ferais* est un présent ou un futur, **suivant les circonstances du discours**, et on peut l'employer sans déterminer aucune époque. *Je ferais actuellement votre affaire si vous m'en aviez parlé plus tôt*, est un présent. ; *je ferais votre affaire avant qu'il fût peu, si elle dépendait uniquement de moi* est un futur ; enfin *je ferais le voyage de Rome si j'étais plus jeune* est un futur dont l'époque peut, à notre choix, être ou n'être pas déterminée : en général cette forme exprime presque toujours un futur : *je l'attends, il m'a promis qu'il viendrait bientôt*. *Viendrait* est pour *viendra*, et l'usage le préfère, parce que l'exécution de ce qu'on promet dépend toujours de quelques conditions exprimées ou supposées.

Au passé, on dit, *j'aurais fait votre affaire, si vous m'en aviez parlé, ou j'eusse fait votre affaire, si vous m'en eussiez parlé*. Il me paraît que la **différence entre ces deux temps** consiste en ce que *j'aurais fait* marque plus particulièrement le temps où l'affaire aurait été entreprise, et que *j'eusse fait* marque plus particulièrement le temps où elle eût été finie. *J'aurais fait* signifie *je me serais occupé à faire* et *j'eusse fait* signifie *elle serait faite*. [...]

Nous avons distingué des propositions principales et des propositions subordonnées. Or **une proposition principale renferme toujours une affirmation positive ou conditionnelle, avec un rapport déterminé au présent, au passé ou au futur**. Le verbe de ces propositions doit donc **prendre ses formes dans le mode indicatif** : *je fais, j'ai fait, ou dans le mode conditionnel : *je ferais, j'aurais fait*. [...]*

[...] Il y a des propositions subordonnées dont le verbe, n'ayant pas un rapport déterminé à un temps plutôt qu'à un autre, est, **suivant les circonstances du discours, présent**, par exemple, **ou futur**, quoiqu'on lui conserve toujours la même forme. Si on me dit de quelqu'un, *il part*, je puis répondre *je ne crois pas qu'il parte* ; et si on me dit *il partira*, je puis également répondre : *je ne crois pas qu'il PARTE*. Par où vous voyez que *parte*, **indéterminé par lui-même à être présent ou futur**, devient tour à tour **l'un et l'autre par les circonstances du discours**. [...]

Toutes ces nouvelles formes qu'on fait prendre aux verbes dans les propositions subordonnées expriment donc avec un rapport indéterminé au temps. Or cette indétermination est l'accessoire qui constitue le mode qu'on nomme **subjonctif**. Il paraît que, dans ce mode, le verbe, étant subordonné aux circonstances du discours, tient plus d'elles que de sa forme, les rapports d'antériorité, d'actualité ou de postériorité qu'il

exprime ; et que les différentes formes du subjonctif sont **moins destinées à distinguer les temps qu'à marquer la subordination du verbe de la proposition subordonnée au verbe de la proposition principale.**

Cours d'études... La grammaire,
Seconde partie, chap. IX, pp. 196-203

18

James BEATTIE (1783)

Of the modes, or moods of verbs

In speaking, we not only convey our thoughts to others, but also give intimation of those peculiar affections, or mental energies, by which we are determined to think and speak. Hence the origin of *Modes* or *Moods* in verbs. **They are supposed to make known our ideas, with something also of the intention, or temper of mind, with which we conceive and utter them.**

In most languages, **the use of moods is a matter of some difficulty ; and the source of much elegance, in marking with a significant brevity certain minute varieties of meaning,** which without this expedient would produce awkward circumlocutions. This will appear from some of the following examples. And the advantages here hinted at are more conspicuous in Greek and Latin, than in English. For **in those languages the moods are marked by particular inflections of the verb ;** and the rules for **their use** are ascertained more exactly than in our tongue, and **better adapted to the varieties of human thought.**

As **the theory of moods is not altogether the same in any two languages,** one cannot enter into it with any great degree of minuteness in an inquiry into the principles of Universal Grammar. All therefore I have to do in this place is to give some account of their general nature, and show in what respects they may be essential to language.

If I affirm concerning that which I conceive absolutely to be present, or past, or future, I use what is called the *Indicative* or *Declarative* mood : as *I go, I was going, I had gone, I went, I shall go.* In all history and science this mood predominates ; and in every language it is necessary. It is the business of the historian to say, not what Cesar *might have done*, or what he *might have been*, but what he *was*, and what he *did* : the truths of geometry are invariable, and therefore absolute : and the philosopher considers the works of nature as they *are, have been, and will be*, and not as they *might have been* under the influence of different laws.

If, together with the simple affirmation of the verb, I also express some modification or affection of it, such as power, possibility, liberty, will, duty,

etc. the mood is called *potential* : as *I may write, I might have been consulted, I could live on vegetables, I would speak if I durst, He should have acted otherwise.*

If I signify, by means of the verb, something which is affirmed, not absolutely by itself, but relatively to some other verb on which it is dependent, I use the *Subjunctive* mood : as "*I eat, that I may live*", "*if he go, I will follow*" ; "*whether he be alive, I know not*". This has also been called the *Conjunctive* mood ; perhaps because the verb so modified is often ushered in by a conjunction, *that, if, whether*, etc.

The *Optative* mood is said to express a wish or desire ; and in Greek is marked by a particular form or inflection of the verb. Yet, even in Greek, a wish may be expressed by other moods besides the optative ; and without the aid of or more auxiliary words, cannot be expressed even by **the optative** itself. Whence it may be inferred that this mood is superfluous, even In Greek ; and, **as it is found in no other tongue, that it cannot be essential to language.** [...]

As to the *Potential* mood, it may, I think, in all cases, be resolved into either the Indicative or Subjunctive ; and therefore, and because in Latin and Greek it is not marked by any peculiar inflection of the verb, I do not consider it as essential to language, or as worthy of being distinguished in Grammar by a particular name. "*I may go*" is the same with "*It is my power to go,*" which is a positive and absolute affirmation, requiring a verb of the indicative mood. [...]

The *Imperative* mood seems to be only an elliptical way of expressing that which implies absolute affirmation, and which therefore might be with equal clearness, though not with equal brevity, expressed by the Indicative. "*Go thou*" is the same in meaning with "*I command, or I entreat thee to go*" [...]

The *Infinitive* may be called, if you please, the infinitive, indefinite, or impersonal form of the verb : **but a mood it certainly is not, because it implies no mental energy, or intention.** Nay, if the essential character of the verb be, what it has been proved to be, to express Affirmation, it will follow that the infinitive is not even a part of the verb. For it expresses no affirmation ; it has no reference to persons or substances ; it forms no complete sentence by itself, nor even when joined to a noun [...]

But though the Infinitive is no part of the verb, even as the ground whereon the house stands is no part of the building, it may be considered as the foundation of the whole verb [...]

The Theory of Language,

Part II, chap. II, section IV, pp. 259-264

James PICKBOURN (1789)

Modality and auxiliary verbs

We shall [...] now proceed to consider **the various methods which we make use of in expressing the ideas which in other languages are conveyed to the mind by what is called the subjunctive mode** : and here I think it will appear that **our language greatly excels, not only in copiousness, but in precision and perspicuity.**

This mode in Latin has at least **four or five different meanings**, which are rendered into English by so many different expressions, each appropriated to its own particular purpose. The present tense, *scribam, scribas, scribat*, **when used optatively**, is translated into English by *may he write* ; when used to express **possibility or power, by he can write** ; and when used by way of *asking permission*, or *intimating a wish* that a person should be free from all restraints respecting an action, it is translated by *let him write*. The **imperfect tense**, *scriberem, scriberes, scriberet*, is likewise rendered into English by **four different expressions**, *might, could, would, or should write* ; each of which clearly conveys a distinct and separate meaning.

[...] I shall [...] conclude this Dissertation with two or three brief remarks.

First, **the English language may be said**, I think, without any great impropriety, **to have as many modes as it has auxiliary verbs** ; for the compound expressions which they help to form, point out those modifications and circumstances of actions which in other languages are conveyed by modes.

Secondly **the auxiliaries** *shall, will, may, can, do, let, must, ought*, with their preterits *should, would, might, could, did*, etc; **have in themselves distinct and separate meanings** ; and are not used merely as signs of modes and tenses, but as real verbs, governing the verbs they are joined to in the infinitive. **They are used indicatively** in such sentences as these : *"They should have done it, but they would not do it ; They should now do it, but they will not ; He formerly could do it, but now he cannot do it ; He once might do it, but now he may not ; He must do it ; He ought to do it,"* etc. These examples, I think, prove that *might, could, would*, etc. are sometimes used as the past tense of the indicative. But the verb **to have** (originally used signifying *"to possess"*), when used as an auxiliary, seems in a great measure to lose its primitive signification, and to

answer scarcely any other purpose than that of pointing out the time of the perfect participle with which it is connected.

Thirdly, it seems worthy to be remarked that when verbs are used *hypothetically*, or *conditionally*, they change their time one degree¹⁵ ; i.e. the pluperfect tense becomes the preterite, the preterite becomes the present, and the present becomes the future ; as : "If he *had loved* her, he would have married her ;" "If he *loved* her, he would marry her ;" "If he *loves* her, he will marry her ;" "If he *had written* yesterday, he would have been answered ;" "If he *wrote* a letter now, he would receive an answer ;" "If he *writes* a letter now, he will be answered ;" "If he *might* or *could* do it now, he would do it ;" "If he *may* or *can* do it, he will do it." *Might, could, would* and *should*, which (as we have shown before) are the past tenses of *may, can, will* and *shall*, are but seldom used in indicative sentences, and very often in conditional ones. This I apprehend is **the reason why Dr. Priestley calls them the conditional forms of those verbs**. But as they are sometimes used in indicative sentences, and as all other verbs may be used in the **conditional** form, **this name is not fully descriptive of their character**.

Before I conclude this Dissertation, it may perhaps be necessary to make an apology for my having taken no notice of **the English subjunctive mode**. My reason for it is that I have some doubts whether it has a real existence or not. What is called the subjunctive **may possibly be only the infinitive, governed by an auxiliary verb understood** ; for I believe good writers never make use of the subjunctive, except in cases where these verbs may with propriety be inserted : "Though **he slay** me (i.e. though **he may slay** me), yet will I trust in him ;" "If **he go** (i.e. if **he shall go**), I will follow him ;" "Though **he run** (i.e. though **he may run**), I shall overtake him."

To this hypothesis there is one objection, which, I acknowledge, appears very formidable ; but it is taken from a verb which is not only irregular and defective, but used in a manner quite contrary to general analogy ; **I mean the auxiliary verb were**, as "If I *were*, if he *were* to do it." This word is substituted for **the preterite tense of the defective verb to be** ; but **from what root it was originally derived** is uncertain¹⁶. **It cannot**

15. This remark may be applied, at least in some cases, to the Latin and French languages, as well as to the English : "Si *possem*, sanior *essem*" (Ovid) ; "Si je *pouvais*, je *serais* plus sage" ; "If I *could*, I *would* be wiser".

16. It comes to us from the German preterite tense *ich war*, "I was." But from whence is that derived ? For it does not seem to have any affinity either with the present tense *ich bin*, "I am ;" or with the infinitive mode *sein*, "to be."

come from the verb *to be* ; for there is not the least similitude in their construction [...].

A Dissertation on the English Verb

20

François THUROT (1796)

Remarques [sur les modes]

[Ces « remarques » font suite au chapitre VIII du livre I de Hermès sur les modes (reproduit ci-dessus : voir James Harris). Mais, contrairement à son habitude, Thurot ne fait aucune référence à l'analyse de Harris].

J'ai dit, dans mes remarques sur le sixième chapitre [de Hermès], que **le verbe est susceptible de recevoir des formes** différentes, *appropriées aux divers besoins de l'énonciation* : ce sont ces formes auxquelles on a donné le nom de *modes*. Elles peuvent être plus ou moins multipliées, selon le génie des langues et des peuples qui les parlent ; mais comme **une grande multiplicité de formes diverses nuirait à la clarté et à la facilité de l'énonciation**, bien plus qu'elle n'y servirait, le nombre en sera nécessairement assez borné. Il y aura seulement, à cet égard, quelque différence d'une langue à l'autre : les unes admettront un mode dont les autres ne connaîtront pas l'usage ; **les unes croiront devoir exprimer par une forme particulière telle vue de l'esprit**, que les autres ne jugeront pas nécessaire de fixer par une distinction expresse. Mais je reviens aux modes particuliers à notre langue.

D'abord, j'avertis que **je ne reconnais pour modes que ceux qui ont une forme matériellement et sensiblement distincte des autres** ; ensuite, comme je ne reconnais que trois temps ou époques naturelles, le passé, le présent et le futur, aucun de mes modes n'aura plus de trois temps ou formes temporelles simples, quelques-uns même en auront moins, parce qu'**on emploie souvent la même forme pour signifier deux époques différentes**, etc. Cela posé, revenant à la distribution des verbes en attribut commun et attribut combiné, je dis : **le principal mode doit être celui qui énonce simplement et explicitement l'espèce et la nature de l'attribution ; je l'appelle attributif** ; c'est ce qu'on nomme communément *participe*. Celui dont on fait ensuite **le plus d'usage**, est *l'affirmatif* ou *indicatif*, qui sert spécialement à *affirmer la coexistence de l'attribut avec le sujet*.

Les modes *complétif* et *indéfini* s'expliquent d'eux-mêmes, ou sont expliqués et analysés dans tous les ouvrages sur la grammaire : il me reste à expliquer pourquoi j'ai cru devoir faire un mode particulier sous le nom de *simultanée*, et pourquoi j'ai compris dans ce mode la forme qu'on

nomme communément *conditionnelle*. 1° C'est que cette forme exprime très souvent une simultanéité explicite, en quelque sorte, aussi bien que le *passé imparfait* ou *simultanée* lui-même. 2° C'est qu'on se sert fort souvent de cet *imparfait* ou *simultanée* pour exprimer une existence hypothétique, si je puis parler ainsi, et que sous ce point de vue il a un rapport très marqué avec les formes conditionnelles, dans les autres langues. En effet, les Latins et le Italiens disent très bien, "si je *viendrais*", « si je *serais* venu", au lieu de "si je *venais*", "si j'*étais* venu". J'avoue cependant que le plus ordinairement le temps qu'on appelle *imparfait* exprime simultanéité avec une époque antérieure à l'acte de la parole. Ainsi, comme *simultanée*, cette forme marque toujours un passé ; comme hypothétique, c'est toujours un présent ou un futur qu'elle exprime. 3° Enfin c'est que ce mode est le seul dont tous les temps aient des terminaisons invariables, dans quelque conjugaison que ce soit ; les passés simultanés de nos verbes se terminent en *-ais*, et les temps conditionnels en *-rais*.

Je n'ai point parlé du mode *interrogatif* parce que ses temps sont absolument les mêmes que ceux de l'affirmatif, et j'ai cru devoir également supprimer l'optatif¹⁷, parce que quelques-unes de ses formes appartiennent à l'affirmatif, et d'autres au complétif. Voy. le tableau de conjug. P. 132.

Remarques à *Hermès* de James Harris, 1751 (voir ci-dessus)

17. L'*optatif* ou *impératif* a cependant été regardé, par quelques écrivains, comme le mode primitif des verbes, et par conséquent le plus important. Mais ils le considéraient alors sous le point de vue de l'étymologie [pris ici dans le sens d'« origine », ndlr], et leur opinion ne fait rien à l'ordre purement systématique dans lequel nous avons cru dans lequel nous avons cru devoir le présenter ici. Voy. la Gramm. univ. de Court de Gébelin, pag. 240 et suiv.